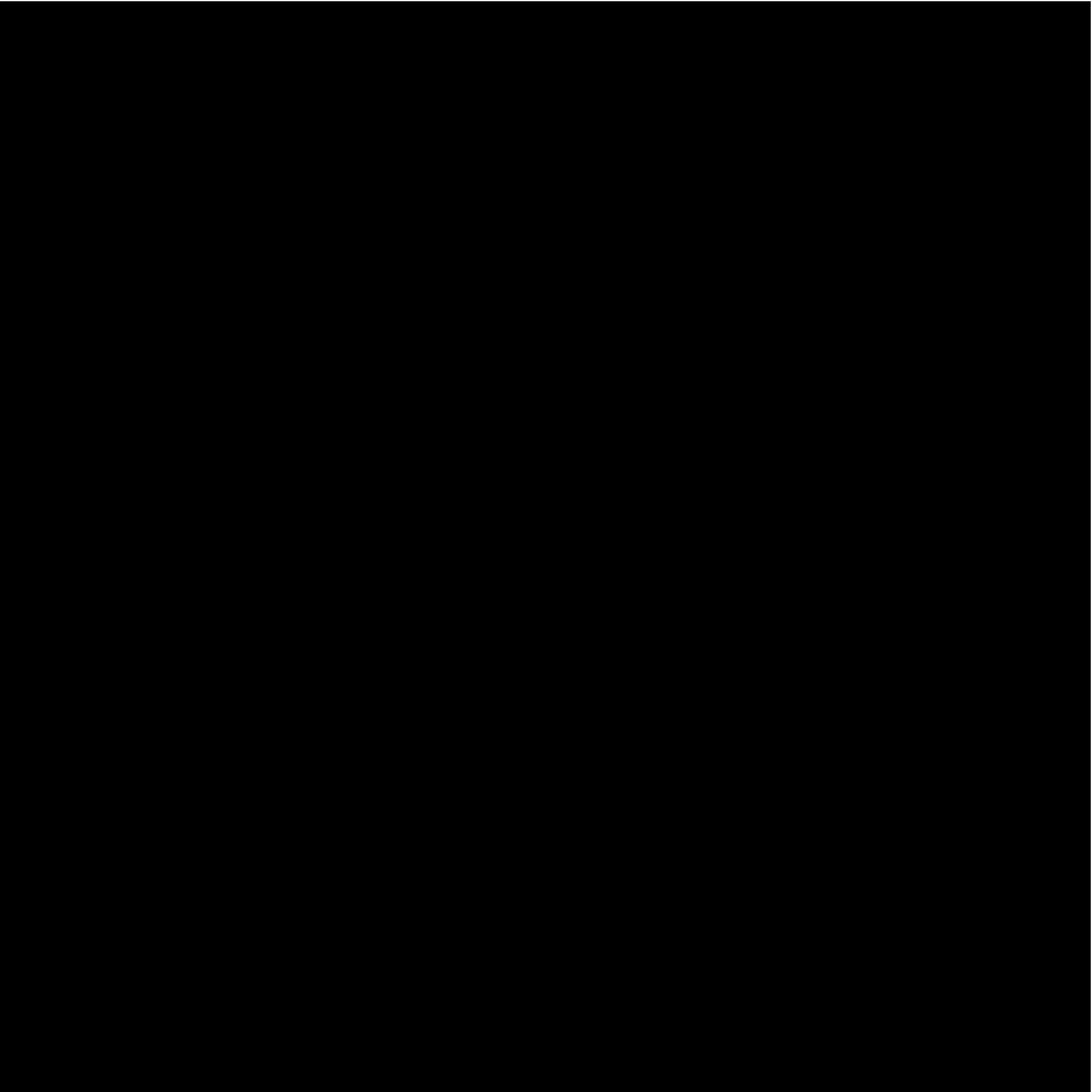


Lignes sans brides

EXPOSITION COLLECTIVE DE DESSINS

GALERIE D'ART
L'ATELIER





Lignes sans brides

EXPOSITION COLLECTIVE DE DESSINS

du 29 mai au 20 juillet 2012

Commissariat d'exposition

Galerie d'art L'Atelier 21

Texte de préface **Abderrahmane Ajbou**

Textes **Tzvetomira Tocheva Hanine**

FARID BELKAHIA FOUAD BELLAMINE SAAD BEN CHEFFAJ HICHAM BEN
OHOUD MAHI BINEBINE **MUSTAPHA BOUJEMAOUI** ANDRÉ ELBAZ MOH
AMED EL BAZ SAFAA ERRUAS CHOUROUK HRIECH **MAJIDA KHATTARI**
YOUNÈS KHOURASSANI HOUSSEIN MILOUDI MOHAMED MOURABITI AB
DELKÉBIR RABI' ZAKARIA RAMHANI ILIAS SELFATI YAMOU FARID BELKAHIA
FOUAD BELLAMINE SAAD BEN CHEFFAJ **HICHAM BENOHOUD** MAHI BINE
BINE MUSTAPHA BOUJEMAOUI ANDRÉ ELBAZ MOHAMED EL BAZ SAFAA
ERRUAS **CHOUROUK HRIECH** MAJIDA KHATTARI YOUNÈS KHOURASSANI
HOUSSEIN MILOUDI MOHAMED MOURABITI **ABDELKÉBIR RABI'** ZAKARIA
RAMHANI **ILIAS SELFATI** YAMOU FARID BELKAHIA **FOUAD BELLAMINE**
SAAD BEN CHEFFAJ HICHAM BENOHOUD MAHI BINEBINE MUSTAPHA BO
UJEMAOUI **ANDRÉ ELBAZ** MOHAMED EL BAZ **SAFAA ERRUAS** CHOU
ROUK HRIECH MAJIDA KHATTARI YOUNÈS KHOURASSANI HOUSSEIN MI
LOUDI **MOHAMED MOURABITI** ABDELKÉBIR RABI' **ZAKARIA RAMHANI**
ILIAS SELFATI YAMOU FARID BELKAHIA FOUAD BELLAMINE SAAD BEN
CHEFFAJ HICHAM BENOHOUD **MAHI BINEBINE** MUSTAPHA BOUJEMAOUI
ANDRÉ ELBAZ **MOHAMED EL BAZ** SAFAA ERRUAS CHOUROUK HRIECH
MAJIDA KHATTARI YOUNÈS KHOURASSANI **HOUSSEIN MILOUDI** MOHAMED
BINE **YAMOU** FARID BELKAHIA FOUAD BELLAMINE **SAAD BEN CHEFFAJ**
HICHAM BENOHOUD MAHI BINEBINE MUSTAPHA BOUJEMAOUI ANDRÉ

AU COMMENCEMENT, LE DESSIN ?

« Le dessin est la probité de l'art »

Jean-Dominique Ingres

Par ses beautés simples, ses représentations épurées ou complexifiées ; avec ses techniques variées et enracinées dans l'histoire, le dessin est sans conteste un art total et noble. Entièrement autonome, auto-suffisant et souverain, il produit et traduit la grandeur, et ce même pour les choses et les entités les plus infinitésimales, ou les plus invisibles. Le dessin interpelle autrement que les autres formes plastiques, semble-t-il, parce que, d'une part, il contient la matrice du geste pictural, la proximité du lieu de naissance de l'art et que, d'autre part, il recèle en permanence les mystères de la représentation visuelle.

Si cet art de l'originel est rarement célébré à sa juste valeur sur la scène mondiale – mis à part le continent asiatique –, il commence cependant à susciter un engouement confirmé, depuis un peu plus d'une décennie en Europe. C'est pour cette raison que cette exposition collective, *Lignes sans brides*, doit être considérée comme un événement majeur. Non pas tant parce que celui-ci a lieu grâce à l'initiative d'une galerie marocaine d'envergure internationale ; mais il l'est du fait qu'il permet au public de voir pour une fois des œuvres d'une extrême beauté artistique, d'une qualité exceptionnelle, avec un panorama judicieux, représentatif des artistes dessinateurs, sur plusieurs années.

Ce florilège d'œuvres est un vrai spectacle. Présence collective, certes, mais composée de poétiques bien distinctes qui s'étalent dans leurs singularités propres, dans leurs identités plastiques inaliénables. Au-delà du recours partagé au trait, à la couleur ou à une approche régulière de l'espace de l'œuvre, ces poétiques cheminent chacune dans l'environnement de l'œuvre picturale des artistes. Les dessins y évoquent souvent l'empreinte de toiles de peinture, d'œuvres photographiques, ou encore d'autres installations. Comme si les thématiques, les textures, les agencements – déjà parallèlement ou antérieurement réalisés selon des techniques variées – sont ici réinvestis avec l'éclat spécifique de l'art du dessin dans une vision nouvelle et différente. Un spectacle donc où l'on peut reconnaître visuellement un récital polyphonique à la croisée des rythmes et des harmonies non identiques.

En effet, d'emblée une hypothèse (pré-jugement !) est écartée : ici le dessin n'est jamais, ni aucunement une esquisse, ni une ébauche, ni une étude pour... Mais des œuvres bel et bien accomplies et ouvertes. L'outillage est assez visible et l'intention assez perceptible pour comprendre qu'on est dans un domaine régi par une mécanique – incertaine, peut-être – mais convaincue que l'œuvre n'a et ne peut vivre et avoir d'autres formulations que celle accomplie dans cette disposition. Une mécanique aussi réflexive, sinon parfois plus, qu'un *concept*, et qui voit son issue valable dans ce traçage travaillé par l'Idée. Voilà ce qui pourrait ainsi unir les panneaux exposés ici dans une cohérence positivement critique, dans des échos croisés et, éventuellement, dans une évaluation sereine de l'art de *dessiner* au Maroc.

De cet art, on ne connaît pas grand chose au Maroc ; et c'est affligeant. Alors que c'est un sentier frais en permanence pour le cheminement initiatique des langages plastiques. Il y a là une pédagogie du geste

et du regard, la rigueur de l'art et l'exigence d'une vision sereine aux techniques multiples. C'est dire que c'est une urgence culturelle que cette exposition soit une extension du territoire poétique où s'exprimeraient les inédits. Ces valeurs sûres du « dessin marocain » perdraient à rester dans leur clandestinité, en se refusant une place de premier plan national ou international, aussi bien dans les collections que dans la perspective de proposer un pluralisme langagier qui ferait sans doute école.

Cette collection de dessins est un vrai trésor. On n'a jamais eu l'occasion de les voir, même partiellement, sinon sous forme d'échos que l'on retrouve, par ci, par là, dans les peintures et les photographies de certains des artistes présentés. On peut tout de même penser qu'ici des dessins jouent clairement le rôle de matrice, ou du moins de source nourricière à des toiles vivantes – antérieures ou postérieures, peu importe ! – mais qui portent la trace d'une correspondance indéniable. En faveur de l'esprit de cohérence, d'équilibre ou de complémentarité, ils surprennent par les passerelles qu'ils instaurent entre les genres et par leur autonomie esthétique incontestable. Ces dessins portent le témoignage d'une séquence importante des arts plastiques du Maroc.

Tout d'abord par la présence d'œuvres « fondatrices » d'André Elbaz, de Saad Ben Cheffaj ou de Farid Belkahia. Voilà des univers et des visions qui n'ont rien à voir les uns avec les autres, mais qui convergent dans la pratique de la Ligne nuancée. Ils stipulent le corps enquis, torturé ou un dehors érotisé. Ils dégagent une conscience primordiale dont le dessin seul peut traduire la teneur. Leurs peintures pouvant dire d'autres contenances ou configurations. Mais leurs traits et lignes sont là, hautement expressifs.

Voilà Fouad Bellamine qui a négocié rythmiquement sa sortie, nocturne et ovale, comme un sein brun ou un champ de blé ocre en monticule. Abdelkébir Rabi', souverain, traduisant l'émotion indéfinissable du dehors qui prend, quelque part... Miloudi dit l'effervescence des corps-lettres, comme pour avouer que « J'écris dans l'improbable désir. ». Alors que Mustapha Boujemaoui allume la Notion. Il serait ici le militant et le lutteur incarné de l'art du dessin, de l'émotion désirante et de l'acte primaire. Il faudrait revenir là-dessus, un jour, longuement.

Et puis ce règne végétal d'Abderrahim Yamou qui ne pourra que difficilement dialoguer avec le règne carcéral de Mahi Binebine. Et pour cause ! Mais l'œil peut ici devenir conciliant. Il peut voir la graine en la tête, et vice versa. Et dire le mot tel quel : animal ou végétal, humain nous serons. Mohamed Mourabiti semble saisir l'instant de l'automne humain, un moment grave qui correspond parfaitement à ses choix de couleurs duelles.

Et puis alors cette jeune vague ravageuse d'artistes contemporains confirmés qui surprend par... des dessins ! Est-ce un signal ? Les portraits ou autoportraits de Mohamed El Baz ou de Hicham Benohoud disent une investigation profonde, un questionnement existentiel de « qui suis-je ? » et de « qui deviendrais-je ? ». Younès Khourassani interpelle la posture et les couleurs pour exprimer peut-être une angoisse permanente. Alors que Chourouk Hriech déambule, rimbaldienne, dans la métropole ; elle exécute tout de même, par ses dessins, une chorégraphie urbaine, par-delà tout discours. Manière de dire que « Ma ville est ainsi ». De son côté Zakaria Ramhani continue ses compositions minutieuses, calligraphiées et hautement

suggestives selon sa perception des êtres et des choses. Mais on s'arrête devant ce que dessine Safaa Erruas. Il y a lieu de reconnaître un geste magistral. Un non lieu du dessin qui ne sera accusé de rien ; une dynamique visible.

Rester debout. C'est ce qui semble être le choix de Majida Khattari. Une sorte de verticalité digne, mise en avant et à l'honneur pour exprimer une indignation ou une révolte. Ceci est décelable, aussi, et selon une logique différente, dans le cri aquatique, par exemple, d'Ilias Selfati qui ose ici un dessin sonore. Et puis, on se dit : le dessin est tout.

Interminable serait le dire à propos. Disons tout simplement que c'est Beau.

C'est donc une aubaine réelle que représente cette exposition qui fera certainement date. Pourrait-elle être réitérée, revisitée ailleurs ? Serait-elle montrée et visualisée en tant qu'événement ? Elle a su, en tout cas, interpeller les initiales de certaines œuvres picturales majeures et également indiquer l'orientation pour lire et analyser quelques-uns des styles qui commencent à faire école. Reconnaître le travail sur la toile comme corollaire de l'enjeu du crayon sur le papier ou sur le carton est un indice rassurant. Prélever, comme vecteurs d'univers, des motifs ou des thématiques préoccupant l'artiste peintre, photographe ou installateur, encourage à percevoir toutes ces œuvres comme autant d'ouvertures offertes par l'art contemporain du Maroc sur d'autres chantiers. La présence et la reconnaissance de celui-ci à l'échelle internationale ne serait ainsi pas venue du néant. Les archives parleront un jour.

Par ses « faciles » exécutions, le dessin, paradoxalement, s'avérerait un art complexe. Serait-ce par le fait qu'il soit producteur de jouissance infantile ? Ou qu'il soit le miroir de l'être et de l'œuvre ? La complexité proviendrait sans doute d'un manque d'éducation du regard et d'une hégémonie injustifiée et déplacée de la couleur, d'une dictature de la toile. D'où une sorte d'attirance mitigée pour cet étrange objet en noir et blanc, parfois en couleurs, qui cependant demeure indétrônable dans sa position majestueuse.

On se serait déchiré, voire démolì, par le désir de dessiner. La main tenant le crayon ou le stylet, tremblant en mille transes imprévisibles. Le corps entier s'extasiant, renaît à l'Idée : être en symbiose avec le « Tout-Monde » (Edouard Glissant), avec des souffles paisibles et apaisants. Et on se sent acquis à l'immensité adoptive qui détient les secrets des origines de l'Art, perdus dans la Nuit. Nous revenons à nous-mêmes, à nos desseins.

Enfin, on jubile quand même à admirer ces diverses manières d'exercer un acte simple et merveilleux... Dessiner. Dessiner : noble façon de faire acte en matière de *pensée*. Les peintres qui ne dessinent pas seraient-ils malheureux ? Les dessins des peintres non « dessinant » seraient-ils des œuvres orphelines heureuses ? L'Univers du dessin désigne les chemins primordiaux de la *bêtise* initiale, celle de vouloir créer, celle de désirer Être.

FARID BELKAHIA

8

« ... Un dessin ne naît pas d'un poème, ni l'inverse ; il faut laisser à l'image sa liberté. », disait en 1995 Farid Belkahia dans un entretien réalisé par Alain Gorius à Marrakech.

En vétéran de l'art moderne marocain, cette oeuvre singulière a bien plus qu'une identité. Elle est devenue signature pour reconnaître l'aventure contemporaine de l'art au Maroc dans une conjugaison unique entre dessin et matière, laissant une large marge au poétique qui fait l'éloge à la nature, à la vie, au processus d'être et de devenir qui définit le rythme cyclique du renouvellement perpétuel.

La série de dessins, fin années 70, est une fois de plus la démonstration de cette gamme couleurs terre bien à Belkahia où le trait fort typique de l'artiste est bien évidemment le caractère à souligner. Si, par ailleurs, une telle matière renvoie inévitablement aux

techniques traditionnelles du parchemin ou du tatouage, où le tracé de la ligne est un geste immanent, Farid Belkahia oblige notre imaginaire, nous le savons déjà, à aborder cette référence avec la nécessité première d'y percevoir un langage plastique formel d'une modernité sans ambiguïté aucune. Ces dessins que le papier a recueillis participent à l'acte de mémoire d'un artiste pour qui l'emprunt au patrimoine est la source précieuse de la nouveauté. Sur ces supports, le dessin, resurgissant des antres d'un passé, reprend vie pour des récits nouveaux tout en gardant le rapport étroit entre l'archétype et ses incarnations où la ligne est maîtresse, sans autre contrainte que les exigences du support qu'elle investit.



1

- 1. Farid Belkahia**
Sans titre
Technique mixte sur papier
40 x 123 cm
1990
- 2. Farid Belkahia**
Sans titre
Technique mixte sur papier
60 x 80 cm
1994
- 3. Farid Belkahia**
Sans titre
Technique mixte sur papier
60 x 80 cm
1994

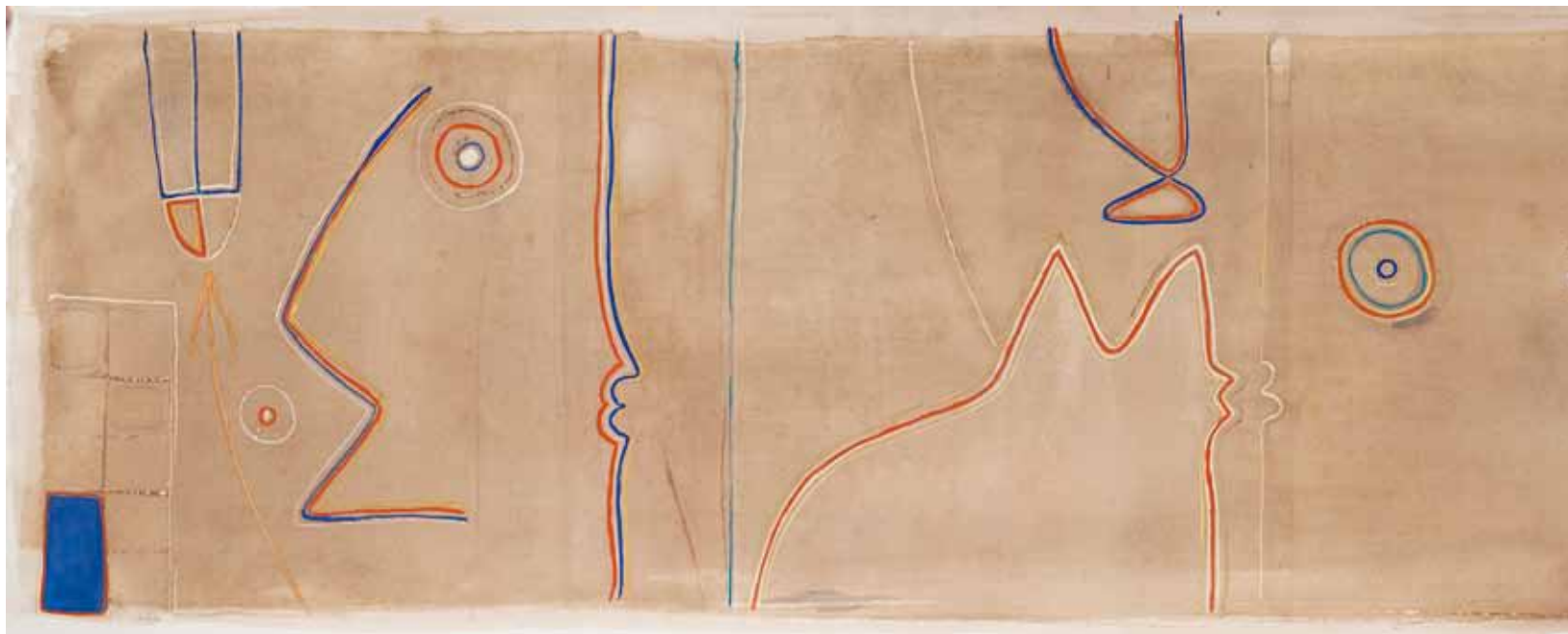


2

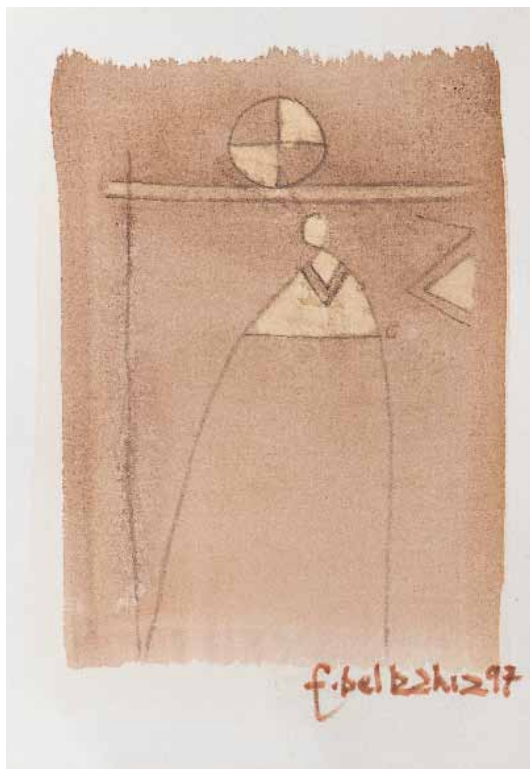


3





10



5



6



4

4. Farid Belkahia

Sans titre
Technique mixte sur papier
40 x 123 cm
1992

5. Farid Belkahia

Sans titre
Technique mixte sur papier
28 x 20 cm
1997

6. Farid Belkahia

Sans titre
Technique mixte sur papier
20 x 28,5 cm
1997

7. Farid Belkahia

Sans titre
Technique mixte sur papier
20 x 28,5 cm
1989

8. Farid Belkahia

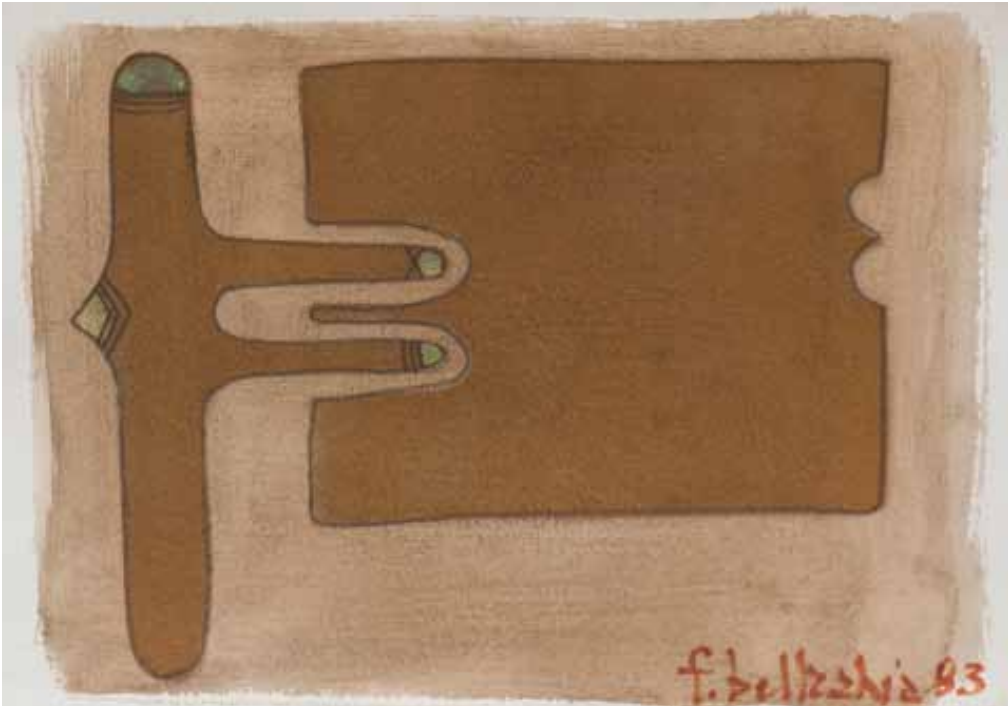
Sans titre
Technique mixte sur papier
20 x 28,5 cm
1989



7

8





9

10



- 9. **Farid Belkahia**
Sans titre
Technique mixte sur papier
20 x 28,5 cm
1983
- 10. **Farid Belkahia**
Sans titre
Technique mixte sur papier
20 x 28,5 cm
1983

11. Farid Belkahia
 Sans titre
 Technique mixte sur papier
 20 x 28,5 cm
 1983



11

12. Farid Belkahia
 Sans titre
 Technique mixte sur papier
 20 x 28,5 cm
 1983



12

FOUAD BELLAMINE



1

Le face à face avec une série de dessins comme ceux présentés par Fouad Bellamine est un instant de méditation privilégié, un rendez-vous avec deux millénaires d'histoire, dont le résumé symbolique - ici réduit à quelques traits - a tout à nous dire. Prenant forme cette fois-ci dans une série de dessins, la mémoire vive de l'artiste est aux prises avec les obsessions du moment. Pierres tombales, cimetière, manifestent leur évidence dans le chaos originel.

Avec sa touche bien à lui, la courbe du tumulus antique trône comme pour confirmer une identité dont nul ne saurait douter. Dans sa série de dessins, Bellamine a donné libre cours

à l'enchaînement d'un processus rythmé par mouvements et états évoluant à l'attente d'un quelconque devenir. Pris au piège d'un tourbillon de gris, noirs et blancs, le dessin que l'artiste a mis en œuvre est loin d'inspirer la sérénité d'un temps suspendu. Au contraire, le regard plonge dans la densité d'une matière où le contour s'évanouit, englouti par l'intensité méthodique de formes à deviner. Un brin de colère se soulèverait-il de ce voile brumeux, s'adoucissant peu à peu dans des horizontales superposées que seule la couleur évoque, pour au final se dissoudre dans les cimes majestueuses d'une création dont l'essence est perpétuellement interrogée ?

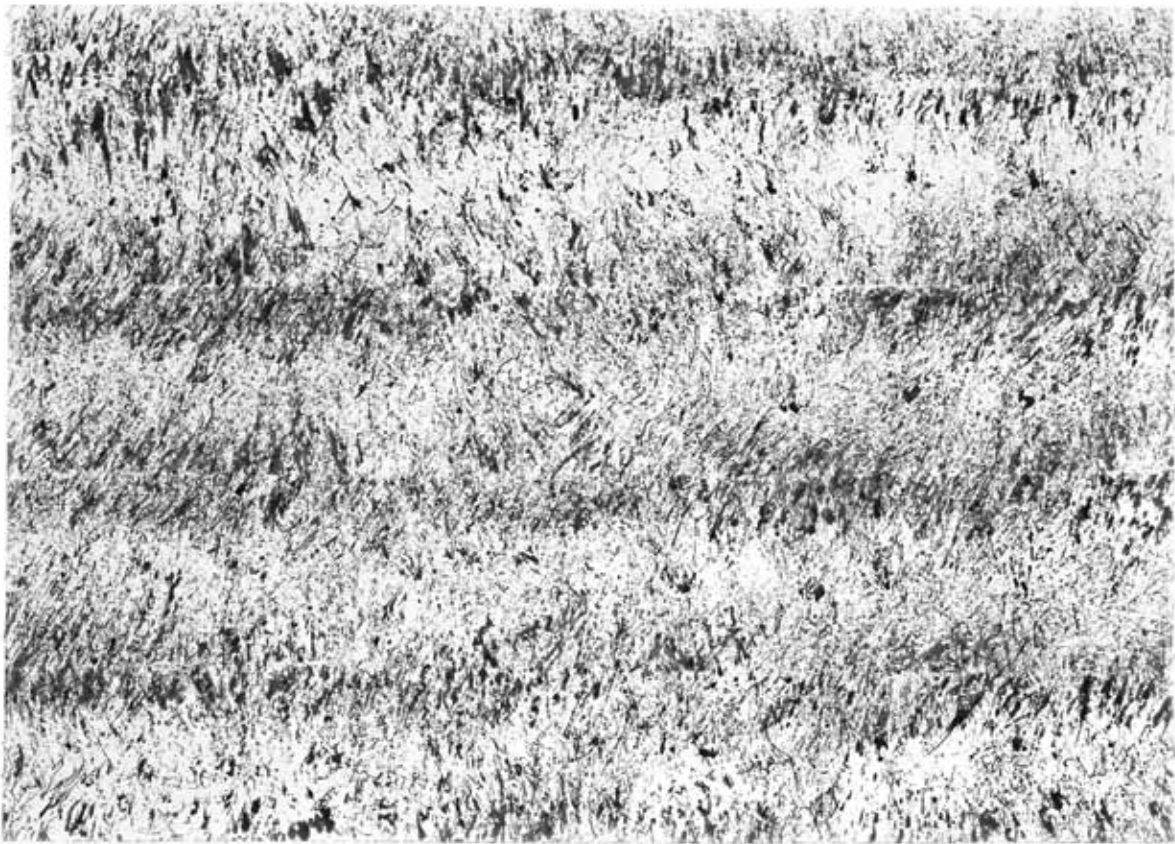
2



3



1. **Fouad Bellamine**
Sans titre
Technique mixte sur papier
64 x 53 cm
2012
2. **Fouad Bellamine**
Sans titre
Technique mixte sur papier
62 x 50 cm
2012
3. **Fouad Bellamine**
Sans titre
Technique mixte sur papier
54 x 75 cm
2012





5

- 4. Fouad Bellamine**
Sans titre
Technique mixte sur papier
54 x 71 cm
2012

- 5. Fouad Bellamine**
Sans titre
Technique mixte sur papier
53 x 80 cm
2012

SAAD BEN CHEFFAJ

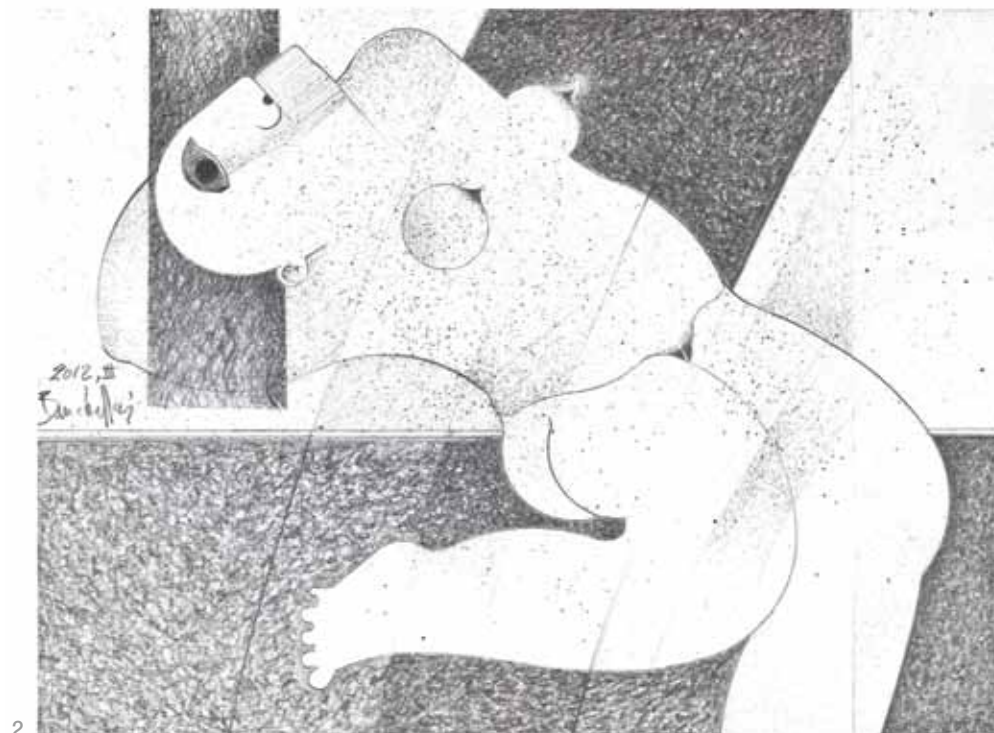


1

Les corpulents personnages méditerranéens de Saad Ben Cheffaj sont bien au rendez-vous pour une célébration du dessin. Leur auteur fonde toute sa démarche artistique sur cet art. Point de peinture sans dessin pour Saad Ben Cheffaj - ses formes, reconnaissables au premier regard, sont ici plus palpitantes encore, rendues à la vérité originelle de leur conception. Le trait éblouit dans l'exactitude avec laquelle il épouse la surface lisse du papier. Aucun débordement, chaque déplacement d'un élément de ces corps surpris dans des positions variées : courant, tombant, jouant

de la flûte ou tout simplement méditatifs, a sa place et s'y tient avec la rigueur que l'on lui connaît.

Stylisés, ces personnages reflètent le résultat de ces instants privilégiés de communion entre la main de l'artiste et le papier. A travers ses références multiples à toute une histoire de l'art, nous aurions tort d'ignorer le respect souligné et l'hommage rendu, par toute sa grâce, à une technique aussi ancienne que l'apparition même de l'image sur la grotte préhistorique, désignant ainsi la naissance de la représentation.

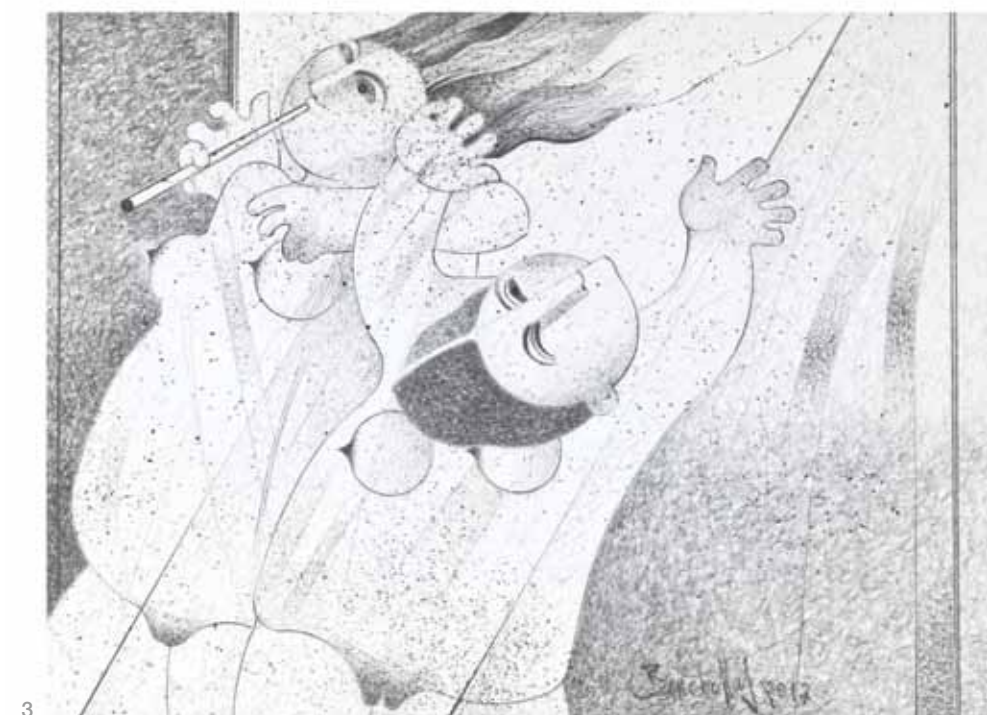


2

1. **Saad Ben Cheffaj**
Sans titre
Crayon sur papier
31 x 24 cm
2012

2. **Saad Ben Cheffaj**
Sans titre
Crayon sur papier
24 x 31 cm
2012

3. **Saad Ben Cheffaj**
Sans titre
Crayon sur papier
24 x 31 cm
2012



3



4

- 4. **Saad Ben Cheffaj**
Sans titre
Crayon sur papier
31 x 24 cm
2012
- 5. **Saad Ben Cheffaj**
Sans titre
Crayon sur papier
31 x 24 cm
2012



HICHAM BENOHOUD



1



2

Seul traitant la reproduction de l'image de soi, où l'exactitude du conventionnel autoportrait est déjouée avec le déséquilibre volontaire, renversant l'idée de sa reproduction à fidélité photographique, Hicham Benohoud nous fait découvrir, à nouveau, la maîtrise d'un dessinateur redoutable. La simplicité recherchée ne fait qu'accentuer une habileté d'autant plus utile pour le sujet traité. Ce questionnement de soi-même, passion ultime chez l'artiste, est ici mis à nu. Acteur de cette mise en scène d'apparitions inattendues,

Benohoud est aussi maître de ce jeu de regards subtils qui déstabilisent le rôle du public, à la base celui d'observateur, allant jusqu'à nous tourner le dos, s'offrir dépiécé afin de nous tenir piège et nous abandonner à l'œil qui transperce l'espace géométrisé. Identité cloîtrée ainsi dans une surface découpée, nous pouvons y voir la schématisation d'une existence contemporaine où la règle règne et où les failles ne sont que plus dramatiquement perceptibles, il suffirait de poser le regard et de savoir le guider pour ne pas y sombrer.

1. Hicham Benohoud

Sans titre
Mine de plomb sur papier
33 x 25 cm
2012

2. Hicham Benohoud

Sans titre
Mine de plomb sur papier
33 x 25 cm
2012



3



4

3. **Hicham Benohoud**
 Sans titre
 Mine de plomb sur papier
 33 x 25 cm
 2012

4. **Hicham Benohoud**
 Sans titre
 Mine de plomb sur papier
 33 x 25 cm
 2012



1

1. Mahi Binebine

Sans titre
Encre et acrylique sur papier
34 x 29 cm
2012

2. Mahi Binebine

Sans titre
Encre et acrylique sur papier
34 x 29 cm
2012

3. Mahi Binebine

Sans titre
Encre et acrylique sur papier
34 x 29 cm
2012

4. Mahi Binebine

Sans titre
Encre et acrylique sur papier
34 x 29 cm
2012

5. Mahi Binebine

Sans titre
Encre et acrylique sur papier
34 x 29 cm
2012

Abordant les propositions de Mahi Binebine pour ce projet célébrant le dessin, nous nous retrouvons à nouveau à considérer l'élément humain. Des têtes, dans des poses variées, affichant un corps ainsi démembré et désarticulé, amputé, réduit à l'aspect de masque que l'on identifierait par un contour plus qu'éloquent. Cette fois-ci nous n'avons pourtant pas l'air d'être invités au dialogue : public, nous le demeurons. Mis en scène à travers le dessin, puissant et évocateur, le corps est pourtant encore l'objet d'attention, même s'il est ici réduit à son principal élément de réflexion et de critique, de communication et de lien avec le monde et ses semblables.

Sur piédestal, cette mise à mort corporelle que l'on aurait tendance d'imaginer virtuellement, fait l'éloge de la ligne ici vigoureuse, sûre d'elle et surtout - mettant à son service un coloris plutôt discret, dont les aplats sembleraient n'avoir qu'un rôle secondaire. Les personnages sont encore une fois anonymes, pénétrant l'un dans l'autre tels des siamois s'enracinant dans un fonds commun d'un trait continu. S'employant au dessin, Mahi Binebine n'est pas si loin de l'effet donné par sa peinture. Ce même rêve, au contour puissant surgissant de quelque part ailleurs, cette même envie de disséquer l'humain, en dessin, comme en écriture...



2



3



4



5





6. **Mahi Binebine**
Sans titre
Encre et acrylique
sur papier
100 x 70 cm
2012

7. **Mahi Binebine**
Sans titre
Encre et acrylique
sur papier
100 x 70 cm
2012

MUSTAPHA BOUJEMAOUI



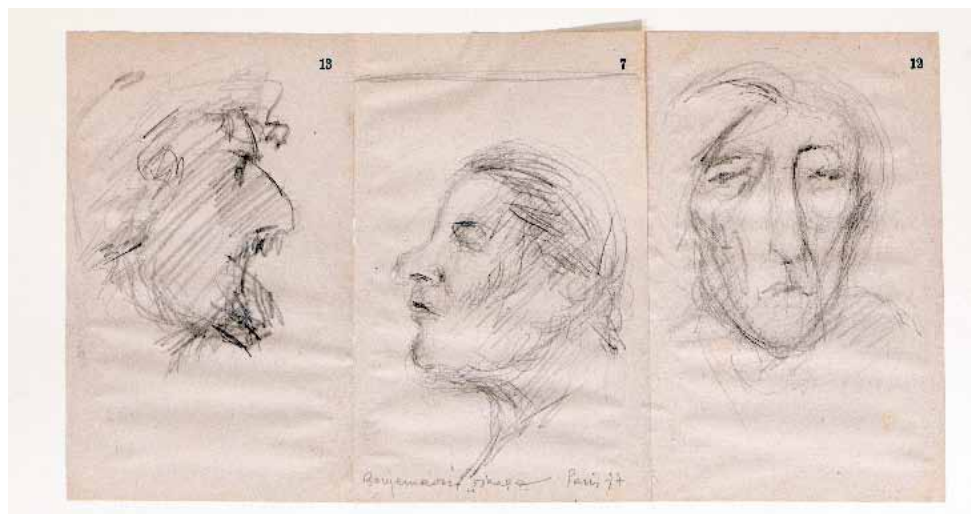
1

Grâce à ce retour virtuel dans les années 70, la série de dessins de Mustapha Boujemaoui a presque réussi un clin d'œil à l'ambiance de l'Ecole Internationale de Paris, à cette période mythique de l'histoire de l'art contemporain où de nombreux styles en peinture se partageaient dans une convivialité et joies communautaires. Nous y voici nostalgiques devant l'évocation du dessin, de l'étude au sens classique de sa pratique que l'on a bien souvent tendance à reléguer aujourd'hui à une époque révolue. Et bien à tort, car souvent c'est précisément ainsi que l'habile maîtrise de la technique est le mieux reconnue...

En observateur, se balançant d'échos cubistes à expressionnistes, sans oublier la référence à l'étude académique, Boujemaoui a rendu hommage aux corps, aux divers traits d'un visage, à l'atmosphère d'un intérieur, renvoyant vers une étape bien antérieure de son parcours. Y voit-on un désir de jeunesse de saisir au passage un instant choisi, de voir naître le dialogue entre le tracé souvent nerveux du crayon, peut-être encore hésitant, et la surface qu'il fut alors question d'animer. Ce voyage dans ses années parisiennes est surtout précieux par l'occasion qui nous est ainsi offerte d'apprécier la technique du croquis dans l'authenticité de sa pratique et sa qualité de matérialiser l'action ou l'objet observés.

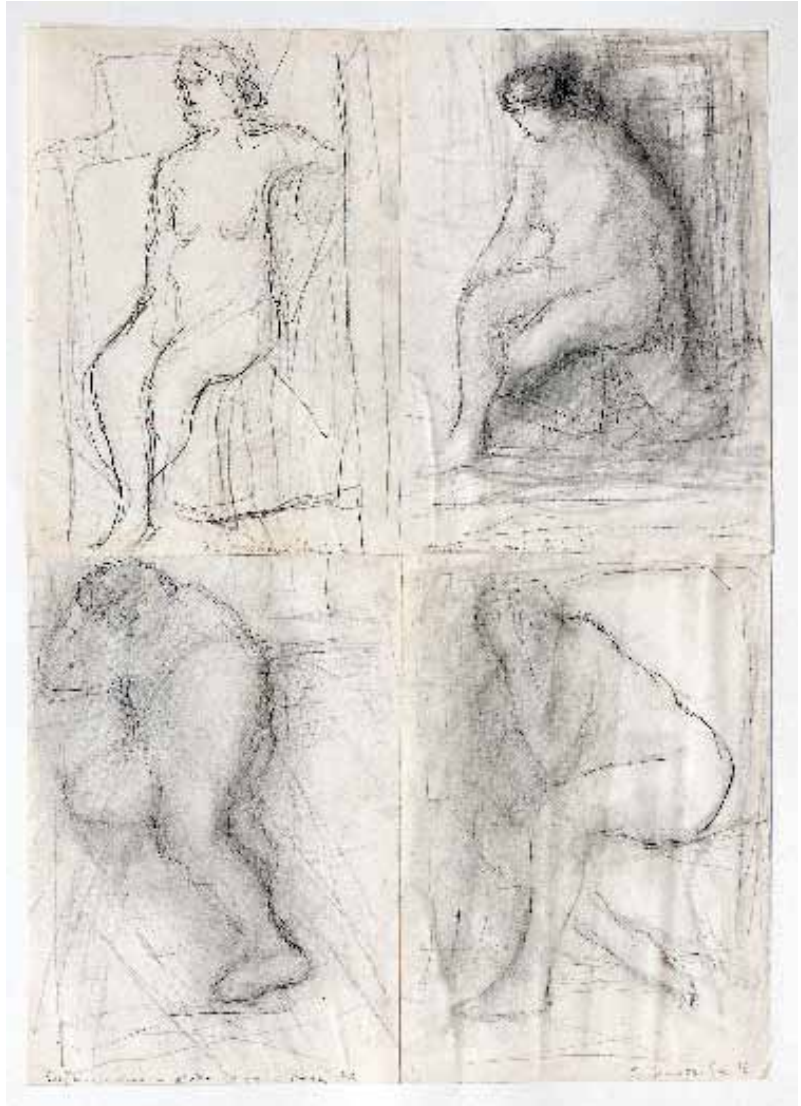


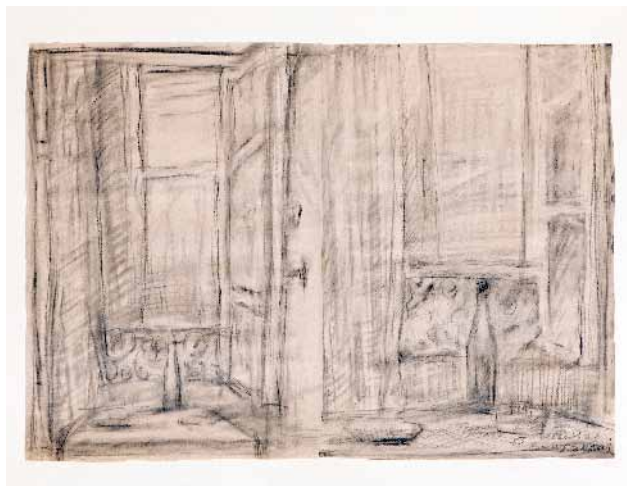
2



3

1. **Mustapha Boujemaoui**
« Corps d'une femme,
poses variées »
Crayon sur papier
21 x 52 cm
1977
2. **Mustapha Boujemaoui**
« Portrait, variations »
Crayon sur papier
14 x 42 cm
1977
3. **Mustapha Boujemaoui**
« Portraits variés »
Crayon sur papier
21 x 39 cm
1977





6

4. **Mustapha Boujemaoui**
 « L'atelier de dessin, Beaux-arts, quai Malaquai »
 Crayon sur papier
 20 x 29 cm et 30 x 22 cm
 1977

5. **Mustapha Boujemaoui**
 « Corps d'une femme, poses variées »
 Crayon sur papier
 61 x 43 cm
 1976

6. **Mustapha Boujemaoui**
 « Intérieur, chambre de l'artiste »
 Crayon sur papier
 29 x 40 cm
 1975

7. **Mustapha Boujemaoui**
 « Etude »
 Crayon sur papier
 60 x 40 cm
 1974



7

ANDRÉ ELBAZ

Sur les encres d'André ELBAZ, 1976-1982.

Lors d'un des congrès sur la thérapie par l'art à Mac Gill Université, Montréal, en 1985, un psychiatre conférencier lance, non sans arrogance : « *Tous les artistes sont des malades mentaux...* ». Quand ce sera au tour André Elbaz de prendre la parole, il lui répondra : « *Si les artistes sont des malades, comme vous dites, je vous signale que eux au moins se soignent, même s'ils ne le savent pas...* ».

Quand on questionne André Elbaz sur le pourquoi de tous ses personnages hurlants ou empêchés de crier, en proie à la censure ou à l'autocensure, il répond que, lorsqu'il les dessine, il n'en est plus à l'époque de ses débuts, lorsque, à peine débarqué en France, il n'avait pas conscience de ce qui se passait à travers le monde, pas plus que de ce qui, silencieusement, se préparait en lui.

Faut-il rappeler, en effet, que ce tout jeune homme fraîchement arrivé du Maroc, qui avait mis tant de temps à entrer dans un Musée, avait été puissamment marqué en 1960 par sa rencontre avec l'œuvre de Goya, qui l'avait convaincu de la nécessité pour l'artiste d'être un témoin de son temps. Un témoin qui se devait d'extraire de ses matériaux la quintessence de l'Histoire que ceux-ci renfermaient.

Et ce qu'il tentera de dire, avec ces encres griffées à la plume, c'est l'impossibilité des penseurs à panser la contemporanéité blessée, « *la contemporanéité continuellement saignante à travers les continents* ».

Ces dessins sur la Mainmise qui font partie d'une série commencée en 1970, il importe

peut-être de savoir qu'André Elbaz a refusé de les exposer à Paris dans deux prestigieuses galeries, et qu'il les présentera pour la première fois lors de la rétrospective de 2010 organisée par l'ONA à la Villa des Arts de Casablanca et de Rabat. « *A l'époque, j'avais peur, dit-il, de me retrouver comme un cœur d'artichaut auquel on arracherait ses feuilles une à une, ces feuilles sur lesquelles j'avais passé tant d'années à dire, le plus silencieusement possible, combien certains silences portent de bruit en eux...* ».

Ainsi Les Historiens en désaccord fait partie d'une grande série sur les historiens (1976-1982), dont plusieurs dessins ont été lacérés et réorganisés dans les Urnes (L'œuvre exécutée).

On peut voir dans ceux qui ont survécu qu'ils visaient tous une forme capable de témoigner du conflit des générations, des idéologies, des cultures, des interprétations...

La référence à l'école futuriste est évidente ici, comme dans les Escrimeurs, 1967, ou dans Epervier de ta faiblesse, 1968, film tourné à l'Office National du Film de Montréal, sur l'invitation de Norman McLaren. Elle apporte, par le dédoublement des corps et

des visages, une grande puissance physique doublée d'une étonnante mobilité intérieure.

Quant à la présence de la chouette, dans une autre série de ses dessins, elle est là pour rappeler que, malgré le noir et la cécité qui envahissent le monde, certains veillent les yeux grands ouverts. Symbole d'Athènes, de la philosophie grecque, et de tout ce que l'interculturalité dépose en nous, le masque vigilant devient ici ce que chaque spectateur en fera.

- Et les Marionnettes, qui sont-elles ? Qui sommes-nous face à elles ?

Après les Historiens qui, en se fermant mutuellement les yeux ou la bouche, parviennent à nous parler de tabous et de non-dit, ne viennent-elles pas, ces marionnettes, relancer la question de savoir si nous sommes objets manipulés ou sujets manipulateurs ? L'un, bien évidemment, n'empêchant pas l'autre...

1. André Elbaz

« Le silence imposé:
oppression XII »
Encre de chine à la plume
65 x 50 cm
1976



1

2. André Elbaz

« Sophocle à l'oeuvre ou les
marionnettes de l'Histoire »
Encre de chine à la plume
65 x 50 cm
1980



2

3. André Elbaz

« Les marionnettes
de l'Histoire II »
Encre à la plume
65 x 50 cm
1980



3

4. André Elbaz

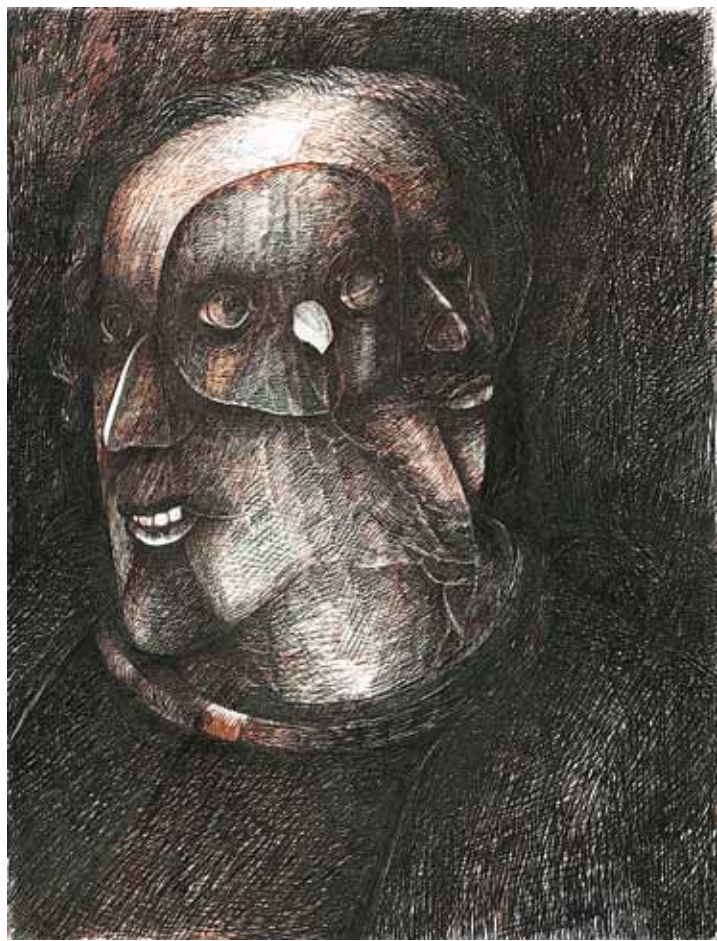
« Oppression XIV, le surmoi »
Série le silence imposé
Encre de chine à la plume
65 x 50 cm
1976-82



4



5



6

5. **André Elbaz**
« Historiens en désaccord »
Encre de chine à la plume
65 x 50 cm
1976-82
6. **André Elbaz**
« L'éveilleur et les éveillés »
Encre et écoline
65 x 50 cm
1980



7

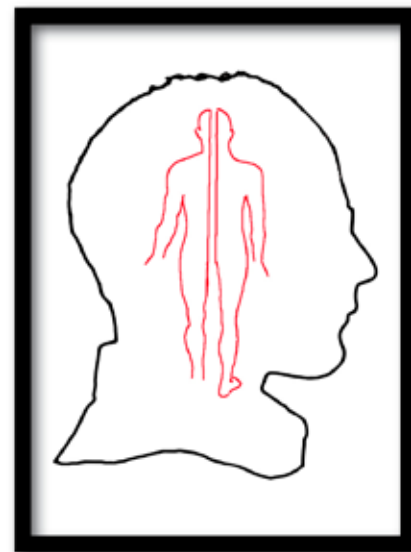
7. **André Elbaz**
 « La mainmise »
 Encre de chine, écoline et gouache
 65 x 50 cm
 1978



8

8. **André Elbaz**
 « Le philosophe veilleur II »
 Encre de chine, gouache et écoline
 65 x 50 cm
 1981

MOHAMED EL BAZ



1. Mohamed El Baz

Sans titre

Dessin numérique imprimé sur papier,
plexiglas

50 x 40 cm

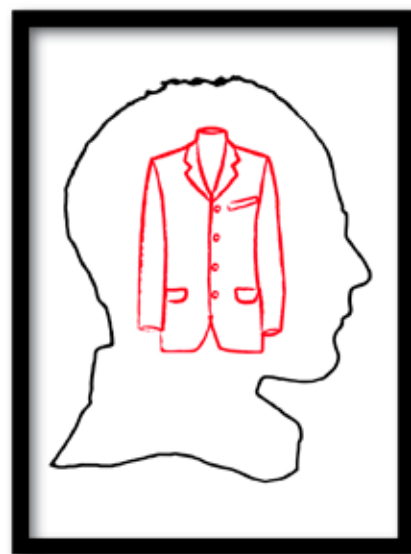
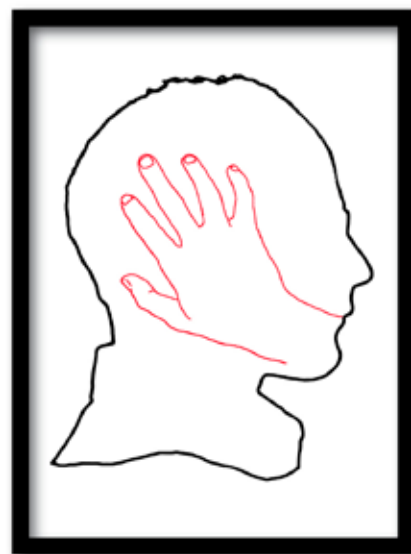
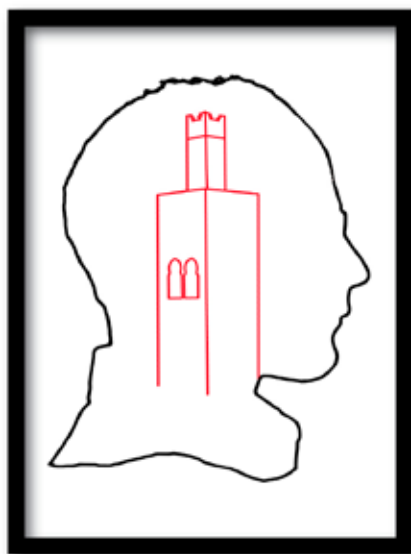
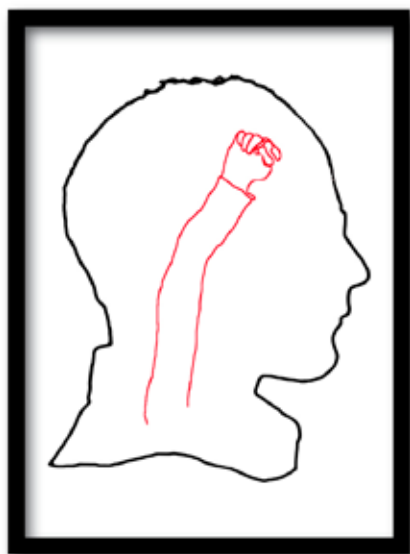
2012

Nous sentant envahis par la schizophrénie urbaine, comment refuser ce psycho test version dessins concocté avec le juste dosage d'auto ironie?

Stylisé dans une technique qui reflète l'actualité de notre existence, le dessin de Mohamed El Baz est une lecture d'états d'âme, la démonstration alarmante d'être, sous des facettes multiples, un cerveau habité par des manies, phobies, pensées anodines, rituels qui composent une routine comme rassurante, tout aussi pénible à voir répéter, que d'admettre le peu de pouvoir de prise sur elle. Perdu dans la monotonie des ressemblances, prédéfini par un système d'existence dont le mode d'emploi stéréotypé

est un apprentissage social qui fonctionne d'après modèle et dont les failles sont rarement tolérées, cet autoportrait démultiplié est tout de même un magnifique instrument de rencontre. Plutôt virtuelle que réelle, mais ...n'importe! Par son effet miroir il se fait langage imagier d'un mutisme social que la course obsessionnelle au temps perdu ne fait qu'aggraver.

Utilisant du numérique, du rouge signalétique du néon, de ce noir et blanc rendant la netteté d'un dessin précis qui réduit la forme à son contour essentiel, Mohamed El Baz joue sur la puissance verbale de l'image, accentuant ainsi son rôle essentiel : le véhicule mental de nos communications.



SAFAA ERRUAS



1

Du blanc irréprochable, encore et toujours, une surface gardant la trace d'une intrusion qui transforme subitement la déchirure en espace d'expressions et d'images multiples...Nous la reconnaitrons entre mille – Safaa Erruas, fidèle à son esthétique dont la formule unique continue assurément de prouver l'évolution d'une démarche aboutie.

Tout fraîchement sorties de ses mains, les six pièces issues de la série « Notes intimes », construisent à elles seules un monde à part, où candeur et brutalité emmitouflée se complètent de façon infiniment naturelle et grandiose à la

fois. Le geste de la coupure, de l'éclatement du tissu si vulnérable, pourtant résistant et gardant la fermeté de sa matière, ne font qu'affirmer davantage encore des trajectoires bien définies. Avec une minutie extrême, le détail savamment agencé évoque une vision longuement méditée et dont chaque trait est achevé à la perfection. Le silence apparent de cette monochromie synchronisée semble vouloir nous noyer dans la douceur authentique de cet univers cotonné. Son cri est pourtant là, au-delà du mur stérile, dans une réalité parallèle où gît le fond inépuisable d'une créativité éblouissante qui poursuit son ascension et confirme ses traits de caractère déjà bien déterminés.



2



3

1., 2., 3.

Safaa Erruas

« Notes intimes »

Dessin découpé sur papier coton

41 x 31cm

2012





5



6

4., 5., 6.

Safaa Erruas

« Notes intimes »

Dessin découpé sur papier coton

41 x 31cm

2012

CHOUROUK HRIECH



1

Une ambiance « bande dessinée » m'a envahi dès le premier contact visuel avec la série d'œuvres signées Chourouk Hriech. Ce regard de l'artiste chroniqueur qui reste aux aguets, pour ne rien rater d'un spectacle urbain, révélant, cette anatomie de la cité qu'un graphisme la dissèque pour la décrire, sous différentes perspectives, points de vue, jeux d'espaces et narrations, se construisant au fur et à mesure que les images prennent forme...

Visages et paysages d'une ou des villes, imaginaires ou composées d'après une mémoire de lieux, les éléments ressortissant de ces dessins célèbrent l'univers noir et blanc d'un jeu minimaliste de traits succincts. Corps

et architecture, réduite au détail qui pourtant ne garde que l'essentiel, n'ont d'autre choix que de se compléter. Il y est question de mémoire et de lieux, de rapports à un ou à des espaces, de comportements stéréotypés à remettre en question, de reconsidérer l'image ou l'appréhension de soi et de sa propre histoire et de son vécu, de se replacer au sein d'un environnement connu, inconnu, rêvé ou sublimé.

Rendu à notre échelle, cet univers enchanté nous laisse perplexe, car au-delà de la candeur de sa mécanique stylisée, un élément profondément humain tend à faire surface et finit par nous bouleverser.



2

1. **Chourouk Hriech**
 « Dance with the road 2 »
 Encre de chine sur papier canson
 75 x 110 cm
 2011

2. **Chourouk Hriech**
 « Dance with the road 1 »
 Encre de chine sur papier canson
 75 x 110 cm
 2011

1. Majida Khattari

« L'incendie des voiles »

Fusain et pastel sec

190 x 130 cm

2012

2. Majida Khattari

« La révolte des Yéménites »

Fusain, pastel sec et acrylique

190 x 130 cm

2012

44

L'écrit sur l'art aime la classification des sujets. Mettre des étiquettes, c'est l'une des activités parmi les mieux servies par la plume du critique d'art et du chroniqueur. Dans le cas de la démarche d'artistes comme Majida Khattari, un tel piège nous est d'emblée tendu par son objet fétiche, cet élément devenu emblématique pour désigner l'appartenance religieuse de la femme musulmane et que l'on associe avant tout à des usages vestimentaires du Proche et Moyen orient... Nous pourrions les évaluer à volonté. Bien entendu, notre propos, plastique avant tout, est aussi tout autre. D'abord, il y avait cette apparition et disparition simultanées que Majida Khattari fait valoir, version dessins encore, où le corps est à l'honneur. Il est à nouveau ici enveloppé, fort colorées, effaçant les contours de ce corps - féminin que d'après nos suggestions et connaissances, pour ne laisser qu'une tranche d'air libre que pour le contact direct entre ses yeux et le monde extérieur. Cet élément de l'habit condamné par l'Occident, sujet de prédilection du travail

de l'artiste nous revient situant cette recherche dans une continuité logique et évidente, avec cette attention toute particulière accordée aux différentes facettes de notre instrument de vie, de ses apparences, revendications, déchirements ou éclatements fort questionnées, mais surtout porteur de connotations et expressivité symbolique. Ce corps et être n'est-ce pas au fond sa vulnérabilité et sa résistance que l'artiste met en scène, soulignées davantage encore par une ligne fêtant la couleur? Entre révolte ou libération...obstacle à franchir projeté, réalisable et peut être bien atteint, le discours plastique de Majida Khattari a-t-il atteint une lucidité plus évidente encore à travers le dessin? Une densité particulière est réussie précisément à travers le choix de la palette intense des pastels désignés pour accompagner le fusain traditionnel et donner plasticité davantage encore à l'évocation formelle et fortement éloquente mise en scène par l'artiste. La couleur est ici matière et sensation, elle fait corps et ligne à la fois, la frontière entre dessin et peinture étant ainsi aisément dépassé.





YOUNÈS KHOURASSANI



1

Posant les yeux sur la galerie de portraits sans noms que Younès Khourassani présente pour cette célébration du dessin, comment s'empêcher d'évoquer ce rapport dualiste qui s'instaure entre spectateur et objet/oeuvre d'art abordé, ce "ce que nous voyons et ce qui nous regarde" de Georges Didi-Hubermann où il est précisément question de l'épreuve altérante de la figuration. Au-delà du fait qu'il s'agit d'une façon bien particulière de traiter le dessin, l'artiste semble s'attarder sur une remise en cause ou rejet du mythe de la ressemblance et de cette possible présence qu'il cherche inlassablement. Les têtes esquissées et immaculées de Khourassani, ces aliens humanisés, maquillés de boue, par-dessus

un contour brut, rigide nous font pénétrer l'espace parallèle d'un monde dépourvu de volume, plat, tout en étant scarifié. À peine animé par ces personnages douloureux et solitaires, ce monde retenu sur la surface plate du papier a tout de même ses points d'accroche. La curiosité de la série est à découvrir dans le revers de cette manière de rehausser le dessin, de donner cette idée de co-présence des contraires : le corps et son ombre, présence/absence, positif/négatif, dialogue/silence et contemplation. Et sans oublier, cette impression si chère à bon nombre d'artistes de donner l'impression au public de franchir une frontière, de tenir un rôle double et simultané : observateur et sujet observé.

1. Younès Khourassani

Sans titre
Technique mixte sur papier
40 x 60 cm
2012

2. Younès Khourassani

Sans titre
Technique mixte sur papier
60 x 40 cm
2012



HOUSSEIN MILOUDI



1



2

En véritables ex-libris grand format, l'expérience du dessin signée Miloudi est faite avec la minutie d'un orfèvre de génie. Si l'on s'évertue à chercher la main habile du dessinateur qui rend avec fidélité un instant, mouvement ou fragment de la vie se retrouvant matérialisé sur papier, nous n'y ferons pas fortune, toutefois, ces compositions semblent tout droit sorties d'un atelier de manuscrits enluminés. De l'encre de Chine et de la feuille d'or, Miloudi a rendu hommage à la texture même du papier recevant un ornement fort précieux à couleurs discrètes, au blanc et noir prédominant, pour aboutir à des compositions empreintes d'élégance où le détail est à l'honneur.

Tel le calligraphe, Miloudi trace des sillons où chaque trait est calculé pour épouser l'épiderme de la surface, accentuant sa vitalité, dans la finesse et la subtilité. Depuis le XIX^e siècle, le dessin (l'image) a cessé de servir le texte pour s'accorder sa part de poétique qui lui est propre, disait P. Francastel. Serait-on tenté ici de voir le dessin apparaître telle une forme d'écriture, un accompagnement de lignes expressives hautement stylisées...? De ce parallélisme du langage plastique et du langage poétique, se dégage la dynamique autour de laquelle l'alphabet et la ligne semblent unifiés, recouvrant l'écho de deux activités créatrices se retrouvant bien souvent complices sur un terrain d'expressions partagé.



1. Houssein Miloudi
 Sans titre
 Encre et technique mixte sur papier
 32 x 25 cm
 2012

2. Houssein Miloudi
 Sans titre
 Encre de chine sur papier
 32 x 25 cm
 2012

3. Houssein Miloudi
 Sans titre
 Encre et technique mixte sur papier
 44 x 28 cm
 2012

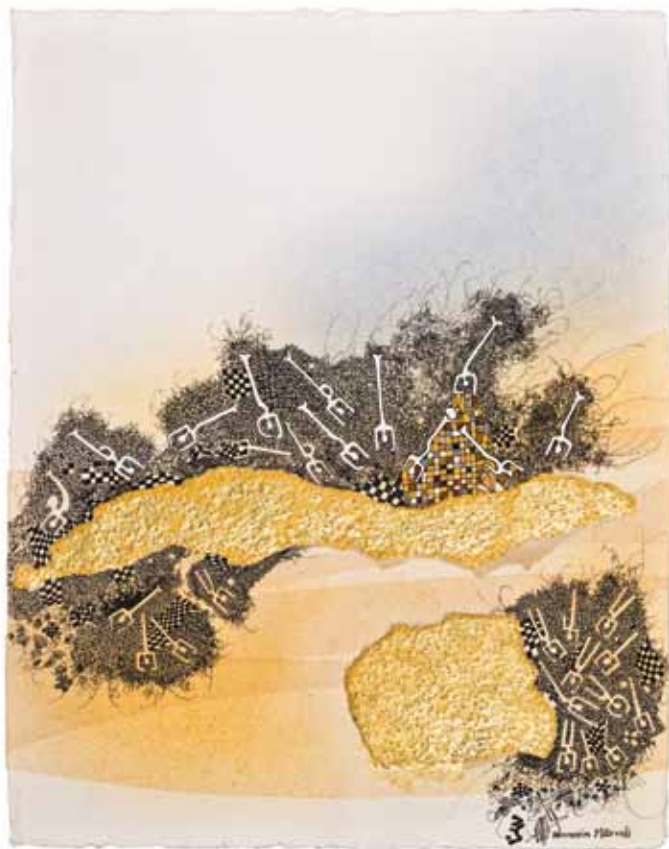


4



5

- 4. Houssein Miloudi**
Sans titre
Encre et technique mixte sur papier
32 x 25 cm
2012
- 5. Houssein Miloudi**
Sans titre
Encre et technique mixte sur papier
32 x 25 cm
2012



6



7

6. Hussein Miloudi

Sans titre
Encre et feuille d'or sur papier
32 x 25 cm
2012

7. Hussein Miloudi

Sans titre
Encre et technique mixte sur papier
32 x 25 cm
2012



8



9



10

8. Houssein Miloudi

Sans titre

Encre et technique mixte sur papier

44 x 28 cm

2012

9. Houssein Miloudi

Sans titre

Encre et technique mixte sur papier

44 x 28 cm

2012

10. Houssein Miloudi

Sans titre

Encre et technique mixte sur papier

32 x 25 cm

2012

11. Houssein Miloudi

Sans titre

Encre de chine sur papier

44 x 28 cm

2012



11

MOHAMED MOURABITI



1

Dénudés de l'épaisseur d'une matière bien présente, presque tactile à laquelle l'artiste a habitué ses connaisseurs, les paysages – version dessin de Mourabiti ont adopté une stylisation minimaliste. A dire que cet univers bien typique que l'on connaît, pétri dans la glaise, le sable, le goudron, a perdu volume et est devenu esquisse, comme il se doit lorsque l'on aborde la technique du dessin au fond même de sa définition. Tel un négatif de photographie, le dessin de Mourabiti n'affiche pas d'écart de style, plutôt fidèle à son paysage visionnaire, dont les formes sont toutefois inspiration d'un environnement bien connu. Le détachement net de leurs

contours, leur surface pleine qui leur rend une présence, quoique légèrement flottante et fantomatique, due à la prédominance d'une palette noir et blanc ou les rehaussements de couleur, discrets, rajoutent une lumière délicate. Cette présence formelle, mi-figurative, mi-abstraite, n'est pourtant pas identique dans les trois versions proposées par Mourabiti. Comme des apparitions, ces paysages visionnaires se diluent peu à peu, comme pour se faire engloutir dans la blancheur du papier pour courir rattraper une seconde vie, peut-être plus prometteuse encore, dans la peinture.

1. Mohamed Mourabiti

Sans titre
Fusain sur papier
35 x 40 cm
2012

2. Mohamed Mourabiti

Sans titre
Fusain sur papier
35 x 40 cm
2012

3. Mohamed Mourabiti

Sans titre
Fusain sur papier
35 x 40 cm
2012

2



3



ABDELKÉBIR RABI'

Casablanca, le 20 avril 2012

Cher Aziz,

Voilà deux dessins au fusain que j'ai réalisés pendant mes derniers séjours à Boulemane, mon lieu de naissance. Deux grands dessins sur papier où la réalité apparaît pleinement dans sa vérité entière, sans fantaisie, sans interprétation et sans aucun souci de style.

Il s'agit d'un travail de concentration absolue et d'observation minutieuse, face à un sujet auquel m'attachent des liens indéfectibles issus de ma mémoire profonde. Des études de paysage, plus précisément de fragments de paysage, où tous les éléments acquièrent une exactitude et une présence particulière pour fixer le regard et arrêter la pensée.

Comme je t'en ai fait part, j'ai bien hésité à montrer publiquement ce genre de travail qui tranche, brutalement, avec ma manière habituelle. Je ne te cache pas que je comptais garder cette production pour moi et pour mes proches. Ce n'est que quand tu m'as fait la proposition de participer à ton projet d'exposition consacré, exclusivement, au dessin et parlé de ton envie de redonner à cette pratique artistique l'audience qu'elle mérite que l'idée de présenter mes deux dessins a effleuré mon esprit.

J'aurai pu facilement te remettre quelques dessins plus abstraits, comme ceux que tu connais déjà et que je produis régulièrement pour accompagner ma peinture. Cela aurait

bien pu faire l'affaire, je pense. Mais tu voulais susciter un débat autour du dessin, sa pratique et son importance dans l'oeuvre d'un artiste. Qu'y a-t-il de mieux donc, pour perturber les certitudes et stimuler l'esprit, que de défier la logique par des effets fortuits et infaillibles?

Faut-il te dire, si Aziz, que les préoccupations qui ont prévalu dans la réalisation de mes deux dessins, ne sont ni d'ordre esthétique ni intellectuel. Tout ce que cette expérience représente pour moi, c'est de me permettre de revivre avec nostalgie et humilité tant de sensations, d'émotions et de souvenirs qui ont marqué intimement ma tendre enfance.

C'est un moment précieux de concentration, de solitude et de recueillement. Un moment où la mémoire se dilue, délicatement, dans ces lieux envoûtants quand le temps devient silence et le silence éternité.

Vois-tu, mon cher Aziz, c'est ici, entre arbres et rochers, dans cet environnement magnifiquement austère et paisible, à quelques foulées de la maison familiale, que s'est déroulée

toute mon enfance et une partie de mon adolescence. C'est bien ici qu'a commencé mon envie précoce de dessiner. Il y a de cela presque soixante ans...

Aujourd'hui, avec tout ce recul, je me rends de plus en plus compte que, malgré le caractère nettement abstrait de ma peinture et en dépit de l'ambiguïté de mon style, mon art est profondément enraciné dans ma mémoire lointaine. Quelle que soit l'interprétation ou l'analyse que l'on en fait, il y a, indéfiniment la présence des arbres, des rochers, des ombres, des lumières et de tout ce qui constitue le berceau des belles années de mon enfance.

Je termine par cette phrase de l'artiste italien Giuseppe Penone:

« L'homme n'est pas spectateur ou acteur, il est simplement nature »

Courriel envoyé par Abdelkébir RABI' à Aziz DAKI



1. Abdelkébir Rabi'
« Boulemane 2010 »
Fusain sur papier
148 x 178 cm
2010





2. **Abdelkébir Rabi'**
« Boulemane 2011 »
Fusain sur papier
148 x 178 cm
2011

ZAKARIA RAMHANI

60



1



2

Avec un sens de l'humour qui introduit une touche de piment à cette oeuvre débordante, la présence de Zakaria Ramhani, version dessin, restera sans doute la marque inoubliable, ceci pour plus d'une raison.

A commencer par le geste audacieux, plein de vitalité, cette ligne sinueuse qui ne sait pas s'arrêter et qui joue avec les hasards d'une main guidée par la dynamique d'une spontanéité contagieuse, et admirable...

L'arc-en-ciel de sa palette rejoint cette même dynamique, en complément, ce dessin assoiffé de rythme et mouvements plonge dans une

continuité d'arabesques d'où l'œil peut tout de même percevoir la naissance de formes, visages multiples. Tel le calligraphe qui trace la parole sacrée tout en esquisant, sommairement, le contour d'une figure, Ramhani révèle des portraits, cohabitant ensemble, des portraits aux traits brouillés, hybrides, des profils à humeurs variées. L'émergence de la forme à partir du trait sinueux est toute la force immanente de cette série de dessins. Et le clou de ce spectacle flamboyant est sans aucun doute ce clin d'œil merveilleux à un classique de l'histoire de l'art: une Victoire de Samothrace coiffée d'une tête de singe qui ouvre le débat à des interprétations à volonté.

1. Zakaria Ramhani

Sans titre
Technique mixte sur papier
60 x 45 cm
2012

2. Zakaria Ramhani

Sans titre
Technique mixte sur papier
60 x 45 cm
2012

3. Zakaria Ramhani

Sans titre
Technique mixte sur papier
180 x 150 cm
2012





4



5



6



7

4. **Zakaria Ramhani**
 Sans titre
 Technique mixte sur papier
 60 x 45 cm
 2012

5. **Zakaria Ramhani**
 Sans titre
 Technique mixte sur papier
 60 x 45 cm
 2012

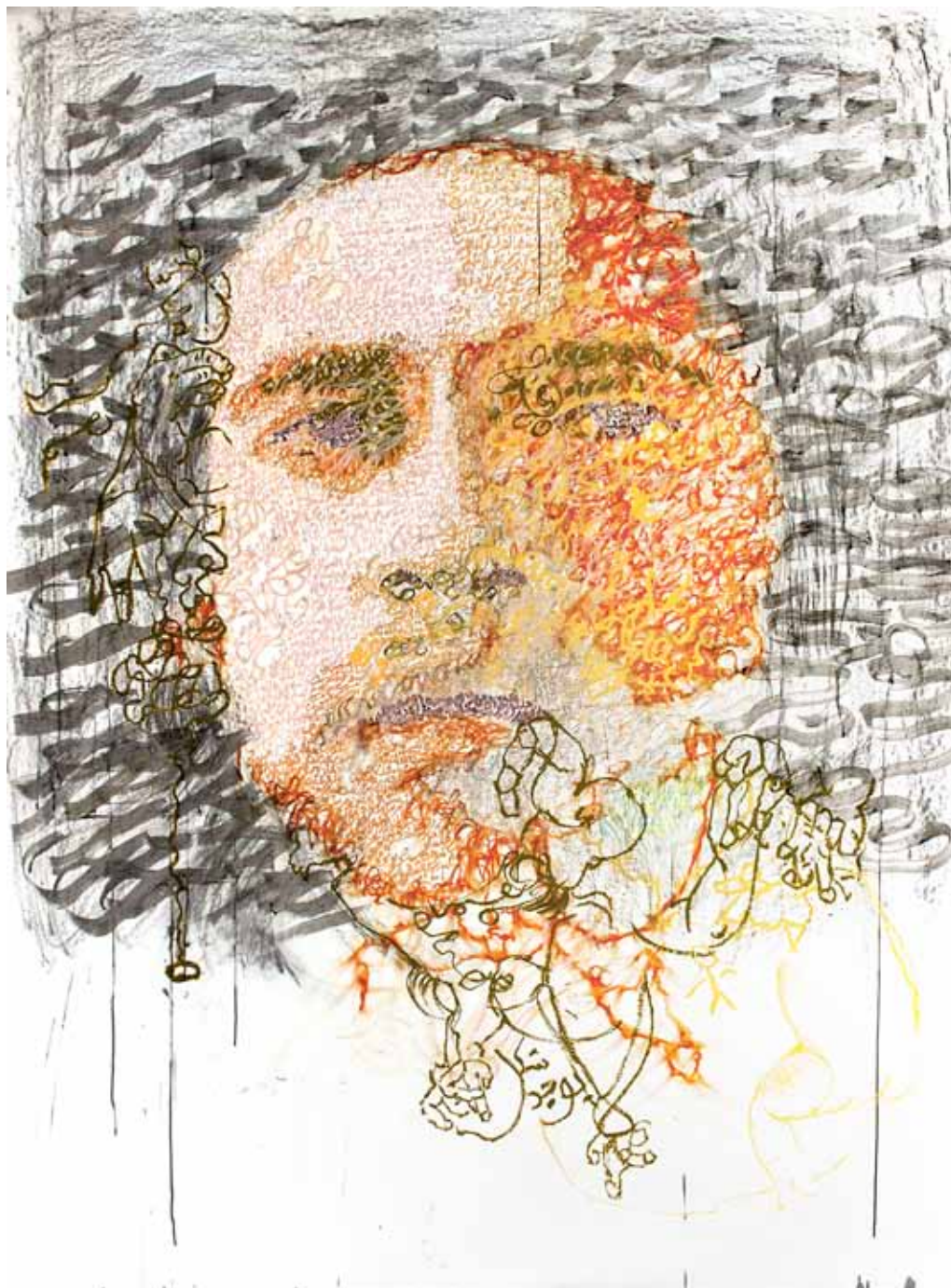
6. **Zakaria Ramhani**
 Sans titre
 Technique mixte sur papier
 60 x 45 cm
 2012

7. **Zakaria Ramhani**
 Sans titre
 Technique mixte sur papier
 60 x 45 cm
 2012

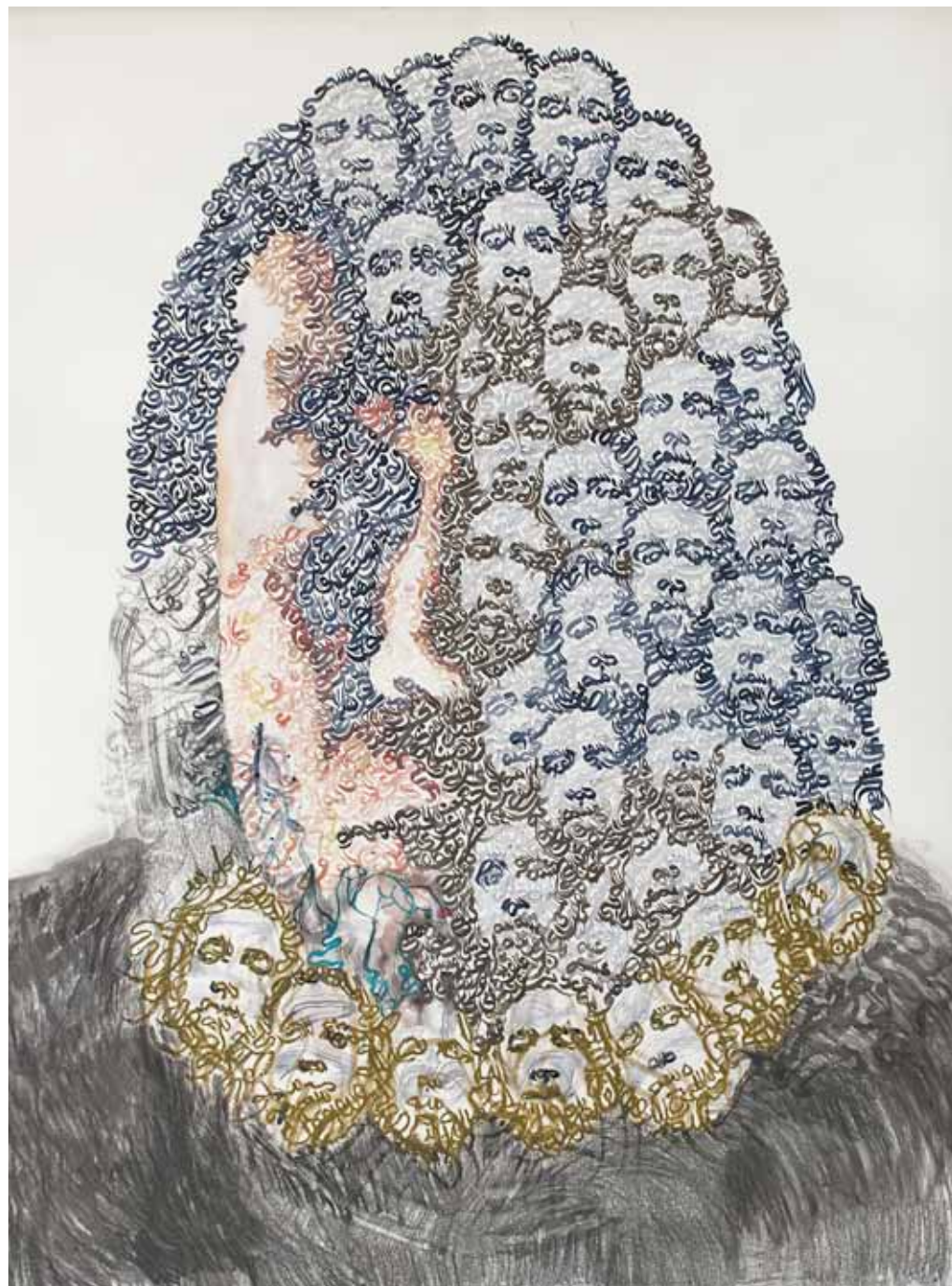
8. **Zakaria Ramhani**
 Sans titre
 Technique mixte sur papier
 60 x 45 cm
 2012



8



9. Zakaria Ramhani
Sans titre
Technique mixte sur papier
220 x 150 cm
2012



10. Zakaria Ramhani
Sans titre
Technique mixte sur papier
180 x 150 cm
2012

ILIAS SELFATI



1



2

Et, non, ce n'est pas de l'estampe, pourtant on l'aurait cru, visible dans la manière dont la surface attrape la forme et la fait ressortir, telle une empreinte pesante et fluide à la fois. L'illusion s'y prête au jeu, même celle d'un côté morbide que cette figuration insinue. Du noir et blanc, fusain et crayon, la silhouette noire, la mâchoire d'un carnivore, l'arme à feu et le bain de sang – il est clair que nous sommes ici bien loin de toute douceur que ce dessin trahissant la main habile aurait pu aussi pointer.

Sous l'emprise de cette oeuvre à teinte noire prononcée, profondément inspirées des "sept pêchés capitaux", différentes thématiques

auxquelles Selfati a prêté attention, nous invitent à méditer à notre tour.

Incarnées dans une symbolique à éloquence enviable, ses figurations interrogent finalement la psyché de l'humain, notre nature, nos faiblesses. Nul autre mot que l'émoi devant cette sincérité avec laquelle le dessin de Selfati commente l'humain et ses failles ; respect devant cette détermination de trouver et savoir démontrer les controverses complexes de ce que nous sommes et cette capacité de chercher la beauté aux traits sombres, de les rendre sublimes par le tracé seul du crayon sur le papier.

1. **Ilias Selfati**
« Luxure III »
Fusain sur papier
65 x 50 cm
2011
2. **Ilias Selfati**
« Paresse IV »
Fusain sur papier
55 x 75 cm
2011



3



4

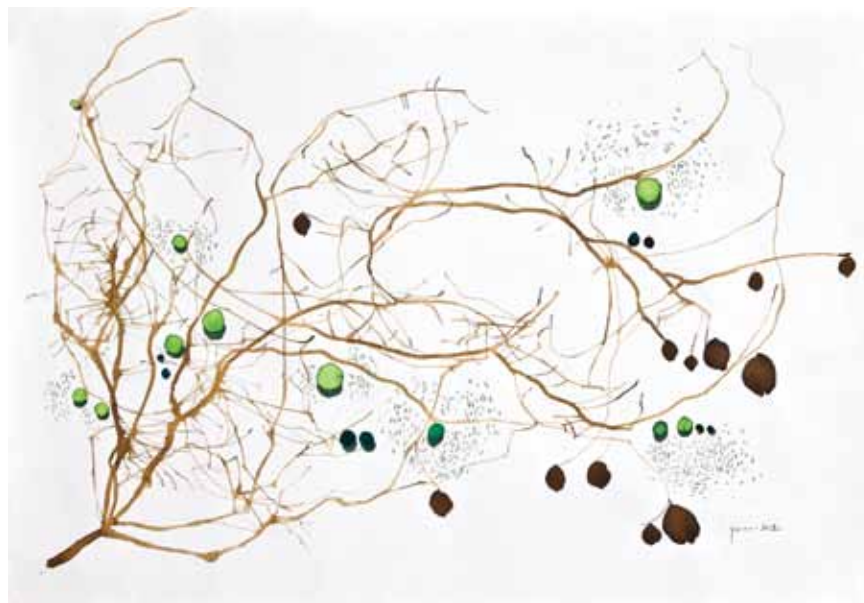
3 Ilias Selfati
« Colère III »
Fusain sur papier
50 x 65 cm
2011

4. Ilias Selfati
« Envie II »
Fusain sur papier
50 x 65 cm
2011

5. Ilias Selfati
« Avarice IV »
Fusain sur papier
65 x 50 cm
2011



5



1

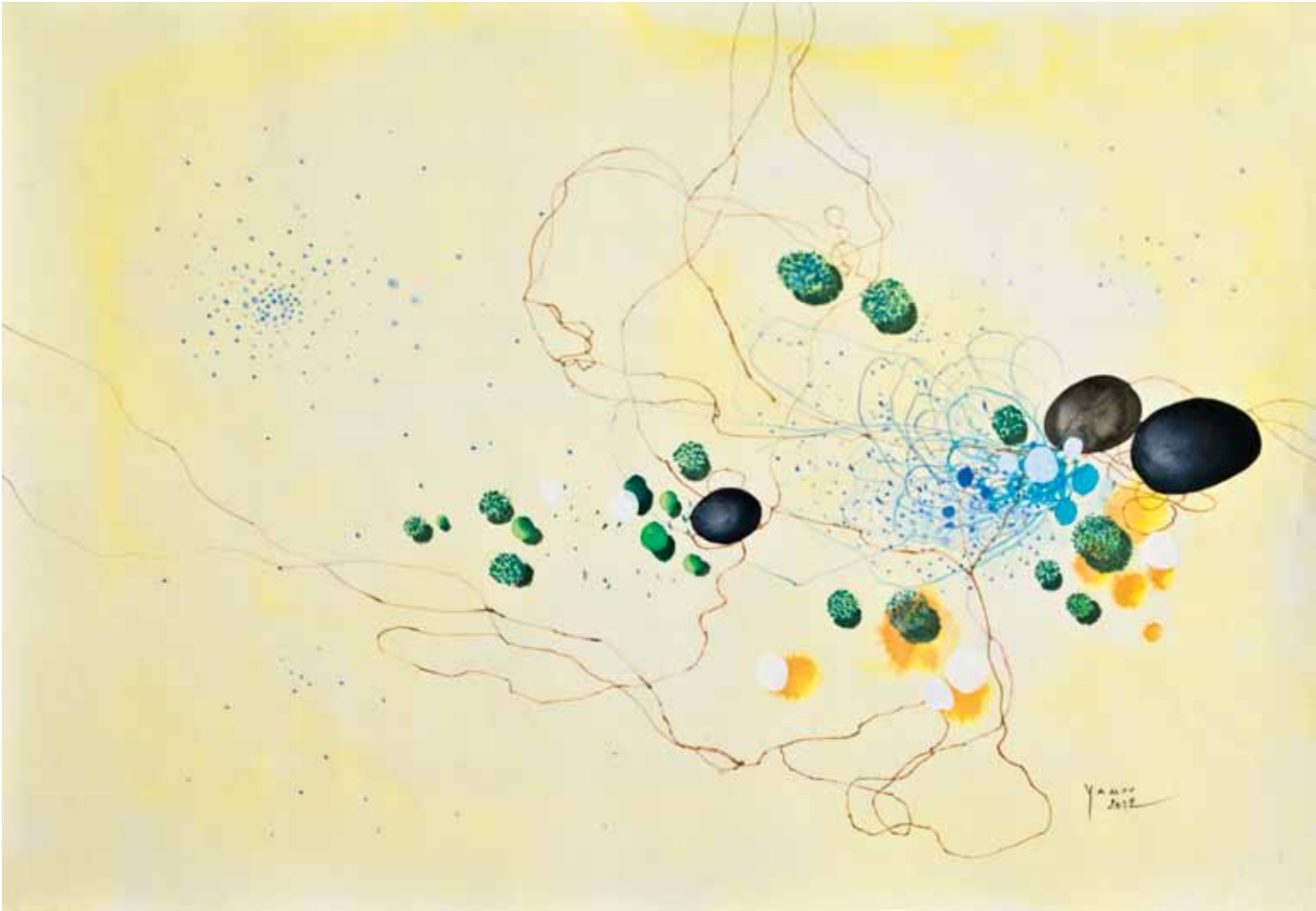
Ce n'est un secret pour personne que Yamou fait cueillir la nature pour l'offrir à l'art. On serait tenté d'y voir une seconde vie redonnant l'âme à l'ancienne inspiration de l'Art nouveau d'il y a déjà plus d'un siècle, lorsque dessinateurs et décorateurs des Sécessions européennes faisaient surgir tout un monde floral dans une sinuosité et des couleurs à éclat naturel.

Pour Yamou, c'est une autre histoire. Son pèlerinage à la nature, à l'élément biologique est un rituel auquel l'artiste procède avec une vénération sacrée, et toute répétition des motifs végétaux, minéraux, d'essence organique ne fait qu'accentuer le sentiment d'une expansion intérieure à élans illimités.

Face à ses dessins, l'impression de légèreté aquatique est toujours aussi prenante qu'en abordant ses peintures. Le tracé linéaire, cette caractéristique propre au style de Yamou se prête tout naturellement au dessin fluide rehaussé de couleurs d'une fraîcheur printanière, et chaque élément de ces branches fragmentées semble s'en détacher, tel un fruit à cueillir, laissant son ombre sur la surface du papier. Nées sur le papier, des tiges vivent une vie autonome, traçant ce relief qui rend la sensation de croissance organique plus réelle encore. Rythmée par la douce balance entre lignes harmonieuses et couleurs vives, la formule de cette esthétique dont les charmes ont été déjà maintes fois salués, est un succès garanti.

1. **Yamou**
Sans titre
Encre, crayon et aquarelle
sur papier
48 x 63 cm
2012
2. **Yamou**
Sans titre
Encre, crayon et aquarelle
sur papier
48 x 63 cm
2012





4



3. Yamou

Sans titre
Encre, crayon et aquarelle
sur papier
48 x 63 cm
2012

4. Yamou

Sans titre
Encre, crayon et aquarelle
sur papier
48 x 63 cm
2012

5



5. Yamou

Sans titre
Encre, crayon et aquarelle
sur papier
48 x 63 cm
2012



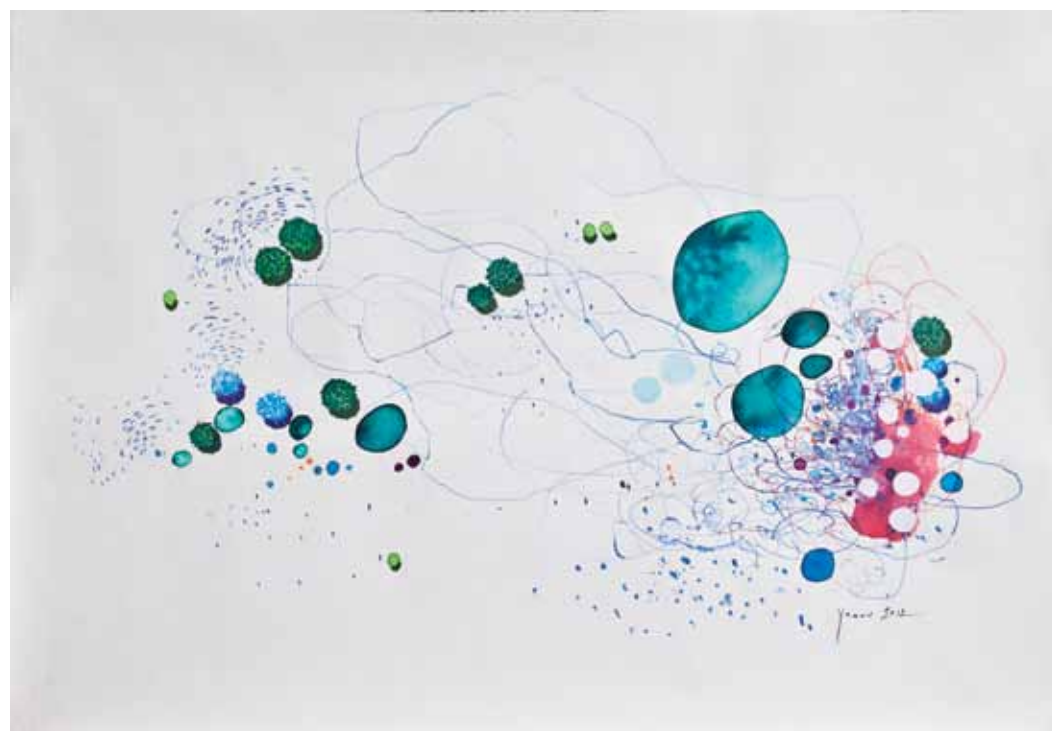
6



- 6. **Yamou**
Sans titre
Encre, crayon et aquarelle sur papier
48 x 63 cm
2012
- 7. **Yamou**
Sans titre
Encre, crayon et aquarelle sur papier
48 x 63 cm
2012
- 8. **Yamou**
Sans titre
Encre, crayon et aquarelle sur papier
48 x 63 cm
2012



7



8



Farid Belkahia est né en 1934 à Marrakech.

De 1955 à 1959, il a poursuivi ses études à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Il a ensuite été formé, de 1959 à 1962, à l'art de décorer des scènes à l'institut du théâtre de Prague. En 1965-66, il perfectionne son apprentissage à l'Académie Brera de Milan.

De retour au Maroc, Farid Belkahia a occupé le poste de directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Casablanca de 1962 à 1974. Après une période de peinture figurative, Farid Belkahia a orienté son art vers des schémas plus géométriques et a diversifié les supports de sa peinture. Peu conventionnelles, traçant le chemin de l'art moderne marocain, ses œuvres teintes sur peau sont essentielles dans la peinture au Maroc.

Ses œuvres ont intégré des collections prestigieuses dont le Musée du Quai Branly, l'Institut du Monde Arabe, le Kunst Cristal Museum, le British Museum...

Il vit et travaille à Marrakech.



Fouad Bellamine est né en 1950 à Fès.

Il quitte sa ville natale en 1967 pour l'Ecole des Arts appliqués de Casablanca. Il expose pour la première fois en 1972 à la galerie « la Découverte » à Rabat. La même année, il intègre l'enseignement en qualité de professeur d'arts plastiques avant de poursuivre sa formation par un Diplôme d'Etudes Appliquées en Histoire et théorie de l'art à l'Université de la Sorbonne, Paris 1.

Pendant les années soixante-dix, Fouad Bellamine accorde un vif intérêt au débat sur la problématique identitaire au Maroc et ses répercussions sur l'art et la culture. Cela le conduira plus tard à dire : « il n'y a pas de peinture marocaine, il n'y a que des peintres marocains... ».

Les œuvres de Fouad Bellamine ont intégré plusieurs prestigieuses collections prestigieuses dont l'Institut du Monde Arabe, Paris, le Fond National d'Art Contemporain, Paris, le Musée d'Art Moderne, Paris, la fondation Kinda, le Musée d'Art Moderne du Qatar...

Il vit et travaille entre Paris et Rabat.



Saad Ben Cheffaj est né en 1939 à Tétouan.

Saad Ben Cheffaj fait partie des premiers artistes marocains qui ont reçu une formation académique en peinture. Après des études, en 1957, à l'Ecole des Beaux-Arts de Séville, il a suivi des cours d'histoire de l'art à l'Ecole du Louvre à Paris. Il est ensuite revenu en Espagne pour décrocher, en 1962, le diplôme de professeur à l'Ecole supérieure des Beaux-Arts « Santa Isabel de Hungria » de Séville. En 1965, Ben Cheffaj est rentré au Maroc pour enseigner l'histoire de l'art, le dessin et la peinture à l'Ecole des Beaux-Arts de Tétouan.

Il a connu plusieurs périodes, figuration, expressionnisme, néoréalisme, abstraction, avant d'aboutir à cette peinture terreuse à l'éclat sombre qui caractérise ses derniers travaux.

Depuis 1960, Saad Ben Cheffaj a participé à de nombreuses expositions individuelles et collectives à travers le monde. Ses œuvres ont intégré, entre autres, les collections permanentes de la fondation Cartier à Paris et celle de la fondation Kamal Lazaar à Genève.

Il vit et travaille à Tétouan.



Hicham Benohoud est né en 1968 à Marrakech.

Après l'obtention en 1987 d'un baccalauréat d'arts plastiques, il s'est dirigé vers le centre pédagogique régional à Marrakech. Le métier d'enseignant lui a vite semblé irréconciliable avec sa vocation d'artiste : il quitte l'enseignement pour se professionnaliser dans les arts plastiques et poursuit, en 2003, une formation à l'Ecole supérieure des Arts décoratifs de Strasbourg.

Hicham Benohoud a participé à de nombreuses expositions au Maroc et à l'étranger : «Africa Remix» en Afrique, «La photographie contemporaine dans le monde arabe» à la fondation Aperture à New York, «Regards des photographes arabes contemporains» à l'Institut du Monde Arabe à Paris. Deux monographies lui ont été consacrées: La Salle de classe (2001) et Des lycéens par eux-mêmes (2002).

Ses œuvres ont intégré plusieurs collections prestigieuses dont La Maison Rouge, Fondation Antoine Galbert, Paris, le Fonds National d'Art Contemporain, Paris, l'Artothèque de Nantes, la Calcographie Nationale de l'Académie Royale des Beaux-Arts, Madrid, le M HKA, Musée d'Art Contemporain d'Anvers...

Il vit et travaille à Casablanca.



Mahi Binebine est né en 1959 à Marrakech.

Son parcours est atypique : professeur de mathématiques à Paris, il décide, à la fin des années 80, de quitter l'enseignement pour se consacrer à l'écriture et à la peinture. Ses romans l'imposent comme l'un des plus vigoureux écrivains marocains de langue française.

Mahi Binebine a longtemps vécu et travaillé à Paris, New York, Madrid et Marrakech, avant de s'établir définitivement dans la ville ocre en 2002. C'est à Marrakech qu'il trouve la cire d'abeille et les pigments naturels qui confèrent une transparence unique à ses tableaux.

Les œuvres de Mahi Binebine sont vendues à travers le monde et réalisent d'excellents scores dans les ventes aux enchères. Ses œuvres ont intégré plusieurs collections prestigieuses dont le musée Guggenheim de New York, la Fondation Kinda, la Fondation Kamal Lazaar...

Il vit et travaille à Marrakech.



Mustapha Boujemaoui est né en 1952 à Ahfir, province d'Oujda.

De 1969 à 1972, il a poursuivi des études à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Tétouan, avant de rejoindre l'Académie des Beaux Arts de Bruxelles et parachever sa formation artistique à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris. Il a également fait des études universitaires en sciences de l'art et a obtenu un DEA en arts plastiques à la Sorbonne Paris 1. De retour au Maroc en 1982, Mustapha Boujemaoui a enseigné les arts plastiques dans un lycée à Oujda, puis, en 1988, à l'Institut supérieur des arts dramatiques à Rabat. Depuis 1989, il est professeur des arts plastiques au CPR de Rabat.

Peintre – chercheur, Mustapha Boujemaoui est l'un des rares peintres au Maroc à avoir réussi une transition entre la peinture et l'installation. Il a commencé à s'intéresser au thème du voyage, du déplacement, de l'écoulement du temps, avant de multiplier les supports de son art et les matériaux qu'il interroge. Deux concepts fondent son œuvre : la transparence et la répétition.

En 1995, il a obtenu le prix UNESCO pour la promotion des arts.

Il vit et travaille à Rabat.



André Elbaz est né en 1934 à El Jadida.

Sa passion pour le théâtre l'amène à entreprendre en 1950 des études d'art dramatique et d'art graphique à Rabat.

Il se rend à Paris en septembre 1955, fréquente La Grande Chaumière, puis s'inscrit, de 1957 à 1961, à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts (atelier Pierre-Eugène Clairin). Ces mêmes années il commence à peindre. Il quitte le Maroc en 1963. Sa première exposition a lieu en 1965 à la Zwemmer Gallery, Londres, sous l'égide de l'ambassadeur du Maroc en Angleterre.

Grand voyageur, il retourne à Paris en 1973, où un atelier lui est attribué à la Ruche, lieu prestigieux où travaillèrent des artistes comme Chagall, Modigliani, Soutine, Fernand Léger...

Ses œuvres ont intégré plusieurs collections prestigieuses au Maroc et à l'étranger.

Il vit et travaille entre Paris et Narbonne.



Mohamed El Baz est né en 1967 à Ksiba.

Après l'obtention en 1989 du diplôme national d'arts plastiques à l'Ecole régionale d'art de Dunkerque, il obtient en 1992 le diplôme national supérieur d'expression plastique à l'Ecole nationale supérieure de Paris-Cergy. Il a également poursuivi des études à l'Institut des hautes études en arts plastiques à Paris.

Depuis 1993, Mohamed El Baz réalise un projet intitulé « Bricoler l'incurable ». Depuis, toutes les manifestations auxquelles il a pris part sont considérées comme des détails de ce vaste projet. Chaque exposition est dès lors un fragment de cet ensemble, les « détails », se retrouvent d'un lieu à l'autre et s'adaptent à chaque nouveau contexte.

Ses œuvres ont intégré des collections permanentes dont le Fonds National d'Art Contemporain, Paris, le Musée national d'art moderne de Lille...

Six livres ont été publiés sur son art.

Il vit et travaille entre Casablanca et Lille.



Safaa Erruas est née en 1976 à Tétouan.

Diplômée de l'Institut des Beaux-Arts de Tétouan, elle entre de plein fouet dans le monde de l'art en développant une démarche originale. Son travail est marqué par le blanc qui symbolise, selon elle, absence, immatérialité, transparence, fragilité, voire lieu du possible. Son travail, à la fois délicat et puissant, se caractérise par la conjonction de matériaux fins et tranchants: tissus, coton, gaze, perles, mais aussi aiguilles et lames de rasoirs.

Safaa Erruas est aujourd'hui considérée comme l'une des grandes figures de l'art contemporain au Maroc. Elle est régulièrement invitée à montrer ses œuvres dans de grandes expositions internationales : Allemagne, Belgique, Angleterre, Italie, Etats-Unis, Inde, Espagne...

Ses œuvres ont intégré plusieurs collections prestigieuses dont la Fondation Blachère en France, la galerie Sakshi en Inde, le centre d'art contemporain de Lagos au Nigeria...

Elle vit et travaille à Tétouan.



Chourouk Hriech est née 1977 à Bourg-en-Bresse.

Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon, Chourouk Hriech développe son travail essentiellement autour du dessin, basé sur les reportages photos et vidéos réalisés sur le terrain. Passionnée d'archéologie, l'artiste sonde, creuse, fouille les territoires en mutation. Elle opère ce qu'elle nomme des « prélèvements graphiques dans l'espace habitable ou pas ». Elle crée des fragments de paysages urbains, d'immeubles, de rues, selon des dynamiques qui ne cessent de varier.

Après une première exposition au CRAC de Sète en 2002, puis au Creux de l'enfer, à Thiers, en 2003, ou au MAC de Lyon en 2004, et elle publiera son premier livre de dessins «The Pink Book» en 2004, à la Villa Saint-Clair, Sète.

Plus récemment, elle fut invitée par la Ville de Paris à réaliser 48 dessins témoins de la construction du tramway T3, dans le cadre d'une importante commande publique de 2009 à 2012. Elle fut également invitée à participer à la 8ème Biennale de Shanghai en 2010.

Elle vit et travaille à Marseille.



Majida Khattari est née en 1966 à Erfoud.

Majida Khattari poursuit ses études à l'Ecole des Beaux-Arts de Casablanca puis aux Beaux-Arts à Paris. Depuis 1996, Majida Khattari crée des défilés-performances inspirés de la situation des femmes dans les sociétés arabes. Elle met en scène des modèles qui portent des Vêtements-Sculptures traitant du statut de la femme mais se réfèrent également à l'actualité politique contemporaine, aux questions de laïcité et de religion. Elle scénarise ses performances et fait appel au chant, à la musique et à la danse. En parallèle, Majida Khattari réalise des photographies, des installations, des vidéos et des films.

Entre 1996 et 2010, Majida Khattari a participé à de nombreuses expositions individuelles et collectives à travers le monde : Casablanca, Paris, Oxford, Londres, Tokyo, Düsseldorf, New York... et ses oeuvres ont intégré de prestigieuses collections, dont celle du Musée National d'Art contemporain du Centre Pompidou à Paris.

Elle vit et travaille à Paris.



Younès Khourassani est né en 1976 à Casablanca.

Intéressé depuis son plus jeune âge par la peinture, il savait que c'est dans ce domaine qu'il allait faire carrière. Sa formation prouve son attachement sans faille pour les arts plastiques. Après l'obtention d'un baccalauréat, section arts plastiques, il s'inscrit à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Casablanca d'où il sort diplômé en 2001.

Les quelques expositions qu'il a déjà données (Londres, Paris, Bruxelles, Koweït, Egypte et Maroc...) attestent la singularité d'une palette et d'une thématique étonnamment convergentes. On dirait conséquentes l'une à l'autre. L'artiste ne voudrait se formaliser d'aucune recette plastique préétablie, comptant sur son seul savoir faire et sa seule sensibilité. Imaginatif indépendant, il mise sur un créneau nettement différencié.

Younès Khourassani est en passe de se forger un style inédit, le sien.

Il vit et travaille à Casablanca.



Houssein Miloudi est né en 1945 à Essaouira.

Après des études à l'École des Beaux-Arts de Casablanca, Houssein Miloudi obtient une bourse du gouvernement français à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, puis s'installe dans sa ville natale pour se consacrer à la peinture.

Après une période de cercles, de carrés et rectangles à la géométrie stricte, Miloudi s'est acheminé vers la déconstruction de l'univers homogène qu'il a peint pendant des années. Les tableaux de Miloudi ressemblent à une tour de Babel dont seuls quelques éléments traduisent la nostalgie d'un monde homogène qui vole en éclat.

Le souci du détail caractérise la peinture de Miloudi. A l'intérieur de chaque tableau, de minuscules figurines prouvent la maîtrise du graphisme dans l'art du peintre.

Ses œuvres ont intégré plusieurs collections prestigieuses au Maroc et à l'étranger.

Il vit et travaille à Essaouira.



Mohamed Mourabiti est né en 1968 à Marrakech.

Artiste autodidacte, son attrait pour la peinture ne date pas d'aujourd'hui. Quand il quitte le lycée pour travailler, il s'astreint à un emploi du temps strict pour apprendre la peinture sous la férule des professeurs des arts plastiques au lycée Jaber Ibnou Hayane à Casablanca.

Les tableaux de Mourabiti se caractérisent par une économie dans l'utilisation des couleurs et un traitement équilibré de la surface de la toile.

Mourabiti a fondé l'Espace d'art Al Maqam à Tahannaout et a séjourné à la Cité des arts en 2008.

Ses œuvres ont intégré plusieurs collections publiques et privées parmi lesquelles: le Musée national d'Amman, le Musée FAAP de Sao Paulo, la Fondation Sachoua à Londres, la Fondation Viscusi Anthony Margo à New York.

Il vit et travaille à Tahannaout.



Abdelkébir Rabi' est né en 1944 à Boulemane.

En 1961, il intègre l'Ecole normale de Fès pour suivre une formation d'enseignant. Sa rencontre avec un peintre français et sa visite de son atelier furent décisives pour sa future carrière de peintre – il y reçoit son initiation aux techniques de base de la peinture.

Après une période de peinture impressionniste, Abdelkébir Rabi' obtient, en 1968, une bourse d'études à Paris grâce au soutien de l'historien de l'art Bernard Dorival. Son séjour à Paris l'aide à trouver une voie à son art. A partir des années 1980 sa peinture s'oriente vers le style qui est aujourd'hui le sien : traces nerveuses, noires, sur fonds clairs. Sa première exposition personnelle a lieu en 1968 à Fès.

Abdelkébir Rabi' a exposé plusieurs fois au Maroc et à l'étranger et ses œuvres font partie de nombreuses collections publiques et privées.

Il vit et travaille à Casablanca.



Zakaria Ramhani est né en 1983 à Tanger.

Il entre très tôt en contact avec la peinture à l'atelier de son père. Il obtient ensuite son diplôme d'enseignement en art plastique, mais abandonne la fonction publique pour se consacrer exclusivement à sa pratique artistique.

Depuis 2006, il mène un projet intitulé « De droite à gauche » qui explore les rapports entre le texte écrit sous différentes formes et le portrait comme symbole de l'identité individuelle. Il a développé un langage particulier où la graphie arabe ou latine est utilisée comme un geste pictural au service d'un ordre figuré.

Le travail de Zakaria Ramhani a été présenté, entre autres, à l'exposition Word Into Art, à la 8ème édition de la Biennale de Dak'art (Sénégal), à la 11ème édition de la Biennale du Caire (Egypte), dans des foires internationales telles que ArtDubai et Art Paris-Abu Dhabi (EAU), dans le projet Interroenia Extrart en Italie...

Ses œuvres ont fait l'objet de ventes publiques chez Christie's (Dubai) et chez CMOOA (Maroc) et font partie de collections prestigieuses telles que celle de Alain Dominique Perrin (Fondation Cartier-France), du Musée de Bank Al Maghreb (Maroc), de la fondation Jean-Paul Blachère (France), de la Fondation Barjeel (EAU).

L'artiste vit et travaille à Montréal.



Ilias Selfati est né en 1967 à Tanger.

Après l'obtention d'un diplôme à l'Ecole des Beaux-Arts de Tétouan, il s'inscrit à la faculté UCM des Beaux-Arts de Madrid où il suit une formation dans les techniques de l'estampe de 1992 à 1994.

De sa longue familiarité avec la gravure, Ilias Selfati a gardé une disposition naturelle à aller à la forme élémentaire, dépouillée de toute surcharge ou surplus qui distrairait le peintre de l'essentiel. Les chevaux, la forêt, les nénuphars et les scarabées constituent les principaux sujets de la peinture de Selfati.

Ilias Selfati occupe une place importante dans le renouveau de la peinture au Maroc. Il fait partie des artistes qui prouvent que la peinture n'est pas inconciliable avec l'expression art contemporain. Ses œuvres ont intégré plusieurs collections prestigieuses dont le Centre Africain à Madrid, la Cité des Arts à Paris, le Modern Graphic Art Museum en Egypte, la Société Générale à Casablanca, la collection Alberto Pinto et la collection Saatchi and Saatchi.

Il vit et travaille à Madrid.



Yamou est né en 1959 à Casablanca.

Il a suivi une formation dans un atelier de dessin à l'Université Toulouse-Le-Mirail, avant l'obtention d'un DEA en sociologie à la Sorbonne Paris 1. Sa première exposition individuelle date de 1990 à la galerie Etienne Dinet à Paris.

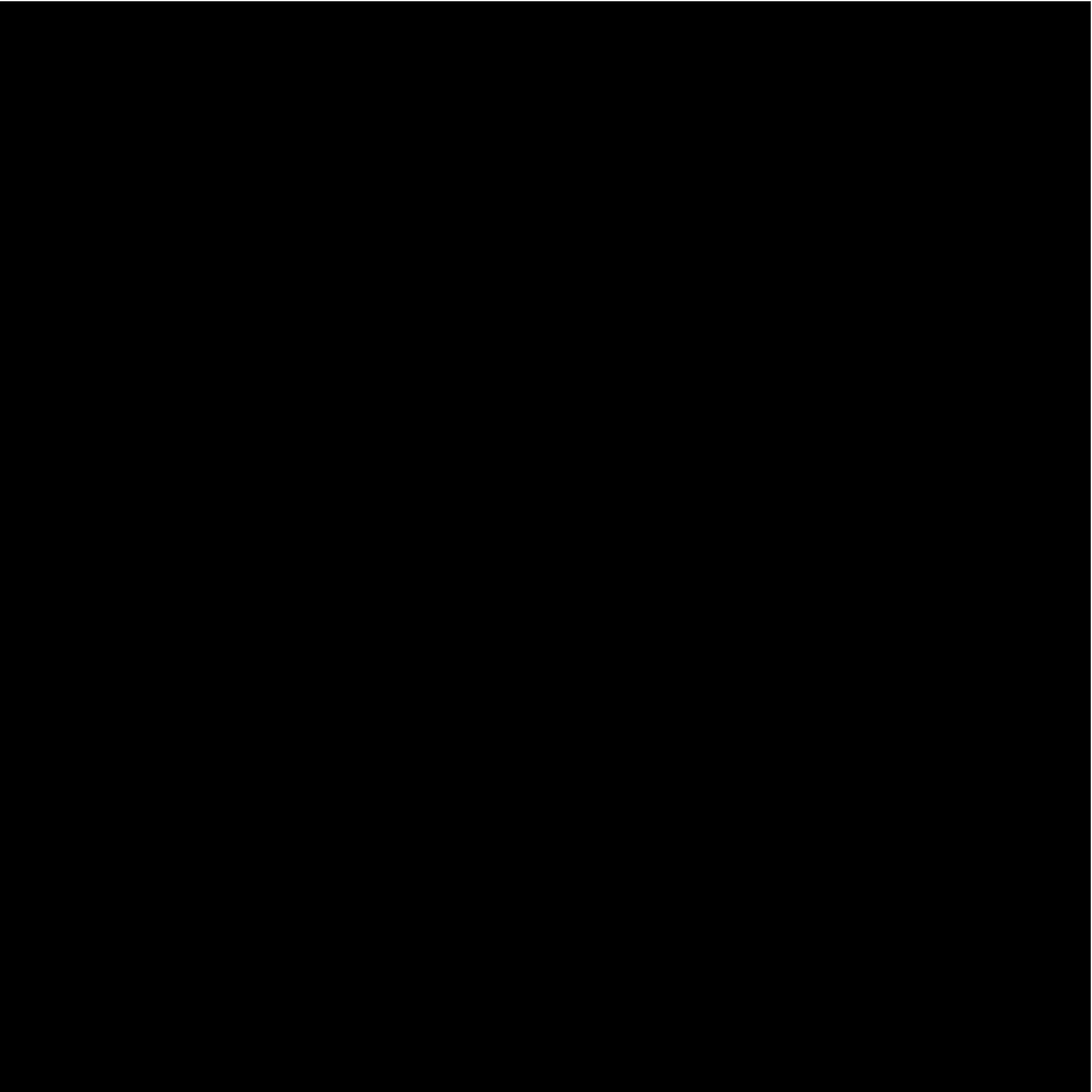
Depuis cette date-là, Yamou a exposé dans plusieurs galeries au Maroc et à l'étranger. Sa peinture se caractérise par des floraisons végétales. Quant à ses personnages sculptés, sous forme de cactus criblés de clous, ils surprennent par la cohérence qu'ils entretiennent avec l'œuvre peinte.

Ses œuvres ont intégré plusieurs collections prestigieuses dont le Musée Neuberger, New York, la Banque Mondiale, Washington, la fondation CO-PRIM, Paris, la Fondation K. Lazaar, Tunisie et la collection Nelson Mandela, Afrique du Sud.

Il vit et travaille entre Paris et Tahannaout.

Dépôt légal : 2012 MO 1522
ISBN : 978-9954-509-18-0
Conception graphique : Natasha Novak
Impression : Europrint
Photos : Imagia Photography
Exposition collective de dessins

21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'Anglas) Casablanca 20100 Maroc
Tél. : +212 (0) 5 22 98 17 85 - Fax : +212 (0) 5 22 98 17 86- www.atelier21.ma





21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'Anglas) Casablanca 20100 Maroc
Tél. : +212 (0) 5 22 98 17 85 ■ Fax : +212 (0) 5 22 98 17 86
latelier21@gmail.com ■ www.atelier21.ma